

SACD
M008552

Mais qu'est-ce que je fais dans une pièce de boulevard ?

Comédie en deux actes d'une heure
trente environ
pour huit personnages (3 hommes, 5 femmes)

DE PHILIPPE DANVIN

Par ordre d'apparition :

Les trois rôles masculins

Guillaume - Samuel - Peinard

Les cinq rôles féminins

Jeanne - Inès - Margaux - Faune - Flore

Un seul décor

Un intérieur contemporain

ACTE 1

SCENE 1

GUILLAUME et JEANNE

GUILLAUME, *répondant au téléphone*. – Oui, vieux. Je rentre à l’instant...Crevé...Une semaine infernale...J’espérais un week-end tranquille...Mais c’est déjà parti à cent à l’heure avec Jeanne. Salut. (*Il raccroche.*)

JEANNE, *rentrant*. – Alors, tu t’es éloigné pour trouver une réponse plausible ? Tu réfléchis ?

GUILLAUME. – C’est toi qui réfléchis. Que fait cette tente sur la pelouse ? Tu n’as pas répondu à ma question, Jeanne.

JEANNE. – Et toi, réponds à la mienne : pourquoi rentres-tu seulement aujourd’hui ?

GUILLAUME, *embarrassé*. – Le...le dossier a pris plus de temps que prévu.

JEANNE. – Je croyais que tu devais rentrer hier soir.

GUILLAUME. – Le...le patron m’a demandé de passer voir un client dans la région.

JEANNE. – Comment s’appelle-t-il ?

GUILLAUME. – Mais tu le connais son nom : Peinard, Hervé Peinard.

JEANNE. – Je ne te demande pas le nom de ton patron, c’est celui de ton client que je désire.

GUILLAUME. – Ah ! C’est de ce nom-là dont tu parlais.

JEANNE. – De quel nom crois-tu qu’il s’agissait : de celui de l’horrible Chihuahua de ton patron ?

GUILLAUME. – Quand tu penses qu’il l’accompagne régulièrement au bureau, on devrait réclamer.

JEANNE. – Tout comme moi : je te réclame le nom du client et tu essayes de noyer le poisson.

GUILLAUME. – C’est vrai qu’il en a un aussi sur son bureau. Il s’appelle Victor.

JEANNE. – Qui ? Ton client ?

GUILLAUME. – Non : le poisson rouge, il s’appelle Victor.

JEANNE. – Je me moque du nom du poisson rouge, c’est celui du client que je te demande et ne me rends pas celui du patron.

GUILLAUME. – Peinard, il s’appelle Peinard.

JEANNE. – Je sais, je ne sais même que ça, comme je connais par cœur ta rengaine : c’est nous qui faisons tout, lui il est bien...

GUILLAUME. – Peinard, il est bien peinard. C’est vrai qu’il ne fait pas grand-chose, il délègue beaucoup.

JEANNE, *d’abord en aparté*. – Changeons de stratégie. (*Puis à Guillaume.*) Il délègue donc. La preuve, il te demande de rendre visite à un client. Où ?

GUILLAUME. – A...à Poitiers.

JEANNE. – A Poitiers ? Et comment s’appelle-t-il ? Puisque j’ignore toujours son nom malgré plusieurs demandes.

GUILLAUME. – Mais je n’arrive pas à en placer une.

JEANNE. – Attends. Laisse-moi deviner, un client à Poitiers : Charles Martel ? Henri Sarrazin ?

GUILLAUME. – Tu te moques ?

JEANNE. – Non, c’est toi qui te moques de moi...car je mets clairement en doute tes absences régulières.

GUILLAUME. – Mais enfin, tu n’as pas confiance ?

JEANNE. – Si. Tu étais avec les Sarrazins à Poitiers aux côtés de Charles Martel. Et moi, j’attends toujours le nom de ton client.

GUILLAUME. – Elle est forte, celle-là : c’est toi qui ne réponds pas à ma question.
 JEANNE. – Laquelle ?
 GUILLAUME. – Que fait cette tente sur la pelouse ?
 JEANNE. – Une tente ? Serait-ce celle de Charles Martel ou de Henry Sarrasin ?
 GUILLAUME. – Tu vois : tu te moques !
 JEANNE. – Une tente : des visiteurs venus du Moyen Age ?
 GUILLAUME. – Laisse Christian Clavier jouer du piano et réponds : que fait cette tente sur la pelouse ?
 JEANNE. – Clavier est pianiste ? Curieux : je l’aurais plutôt vu comédien...comme toi.
 GUILLAUME. – Réponds : que fait cette tente sur la pelouse ?
 JEANNE. – Ah oui, c’est vrai : il y a une tente mais c’est moi qui suis dans...l’attente du nom de ton client.
 GUILLAUME. – Mais pourquoi veux-tu le connaître ?
 JEANNE. – Par curiosité...surtout si c’est une femme.
 GUILLAUME. –Rien de plus normal : diriger une entreprise, ce n’est pas qu’un métier d’homme.
 JEANNE. – Une cliente donc...un joli dossier...pas trop épais...et tu t’étends régulièrement sur le sujet, je suppose ?
 GUILLAUME. – Voilà : tu supposes, tu te fais des films...
 JEANNE. – Avec Christian Clavier...
 GUILLAUME. – Au piano et cela n’a ni queue ni tête.
 JEANNE. – Si : la queue du piano, c’est un piano à queue, mon chéri.

SCENE 2

GUILLAUME, JEANNE et INES

INES, *rentrant et s’exprimant avec un accent espagnol.* – Madame...Oh !...excusez-moi. Bonjour Monsieur.
 GUILLAUME. – Bonjour. Qui êtes-vous ?
 INES. – Je m’appelle Inès, je suis la remplaçante de Jeannine. Elle est malade.
 JEANNE. – Que désirez-vous, Inès ?
 INES. – Je ne trouve pas les produits d’entretien.
 JEANNE. – Je vous ai dit que c’était dans le garage.
 INES. – Ah oui, c’est juste. Excusez-moi. (*Elle repart.*)
 GUILLAUME. – Une bonne avec un accent étranger : on se croirait dans une pièce de Feydeau.
 JEANNE. – Une pièce de boulevard avec une cocue et des maîtresses ? C’est du vécu.
 INES, *revenant.* – Madame, comment va-t-on au garage ?
 JEANNE. – C’est la porte de droite quand on rentre dans le hall.
 INES, *repartant.* – Merci.
 GUILLAUME. – Elle est polie.
 INES, *revenant.* – Madame, c’est quoi le hall ?
 JEANNE. – L’entrée de la maison, le couloir d’entrée.
 INES, *repartant.* – Merci.
 GUILLAUME. – Vraiment très polie.
 JEANNE. – Revenons au théâtre donc aux maîtresses, à la cocue et au mari coureur de jupons qui se croyait bien peinard.
 INES, *revenant.* – Madame, il n’y a pas de porte à droite dans le hall. (*Elle réfléchit, désigne la direction.*)

JEANNE, *s'énervant*. – Mais c'est normal : la droite, c'est en rentrant. Ici, vous êtes à l'intérieur, donc c'est dans l'autre sens.

GUILLAUME. – C'est à gauche...*(Puis en aparté.)* Logique puisqu'elle a l'air un peu gauche ou mal...à droite.

INES, *éclatant en sanglots et partant très vite*. – Pardon, madame. Il faut m'excuser : il n'y a que deux ans que je suis en France, je ne comprends pas tout.

GUILLAUME. – Ne nous énervons pas.

JEANNE. – C'est toi qui m'énerves et c'est elle qui écope, la pauvre.

GUILLAUME. – Et comme dans les pièces de Feydeau, elle n'a pas l'air très futée. Bien, je vais aller me changer.

JEANNE. – Pour être peinarde ? Non. Tu n'as pas encore répondu à ma question.

GUILLAUME. – Mais quelle question ?

JEANNE. – A propos de ta cliente. Comment s'appelle-t-elle ?

GUILLAUME. – Elle...elle s'appelle madame Leblanc.

JEANNE. – Madame ? Elle n'a pas de prénom ?

GUILLAUME. – Si mais je ne l'ai ni tutoyée...

JEANNE. – Ni appelée par son prénom ?

GUILLAUME. – Non.

JEANNE. – Parce que tu fais ça à la va-vite : pas de sentiments, pas le temps de s'attacher.

GUILLAUME. – Ça devient franchement pénible, Jeanne.

JEANNE. – Oui : avec ta femme. Les moments agréables, c'est avec les autres.

GUILLAUME. – Des autres, il y en a visiblement sur la pelouse. Qu'y fait cette tente ?

JEANNE. – Puisque tu en reparles, je suis cette fois dans...l'attente de son prénom.

INES, *revenant en pleurnichant*. – Madame, l'eau, je la prends à la cuisine ?

JEANNE. – Non, Inès, vous allez en mettre partout. Il y a un robinet dans le garage.

INES, *même jeu*. – Mais j'ai peur de griffer la voiture. Il n'y a pas beaucoup de place.

JEANNE. – Ce ne sera pas bien grave : c'est celle de mon mari.

GUILLAUME. – Merci !

JEANNE. – Il rentre très vite sa voiture dans le garage.

GUILLAUME. – Je ne devais plus repartir : trois jours dehors, ça me suffit.

JEANNE. – Trois jours donc un de retard à cause d'une femme sans prénom.

GUILLAUME. – Un prénom, elle en a un comme tout le monde, comme cette dame devant qui tu nous donnes en spectacle.

JEANNE. – Un spectacle de boulevard avec une cocue et des maîtresses et une bonne avec un accent comme chez Feydeau, c'est ça ?

INES. – Mais je ne m'appelle pas Feydeau, je m'appelle Ramone, Inès Ramone.

GUILLAUME. – Eh bien, pour faire l'entretien, ce sera parfait. On dira Inès Ramone, même quand vous ferez autre chose.

INES. – Quand je ferai quoi ?

GUILLAUME. – Quand vous froterez par exemple. On dira : même si elle frotte, Inès ramone.

JEANNE. – Ne l'écoutez pas, Inès, il se moque de vous.

GUILLAUME. – Mais je ne me moque pas. Et près de la cheminée, on dira : Inès ramone.

JEANNE, *à Inès*. – Il continue.

GUILLAUME. – Et quand elle fera l'entretien de la chaudière, on dira aussi Inès ramone

JEANNE, *à Guillaume*. – Vas-tu cesser ce jeu stupide, oui ou non ?

GUILLAUME, *à Jeanne*. – Mais c'est toi qui me parles de théâtre de boulevard. On est en plein dedans avec Inès Ramone.

INES. – Mais c'est mon nom de jeune fille comme vous dites. Mon mari est Français, il s'appelle Pierre Perret comme le chanteur.

GUILLAUME. – Mais c'est inespéré ce que vous nous dites là.

INES. – Oui, je m'appelle Inès Perret puisque mon mari s'appelle Perret.

GUILLAUME. – Comme Pierre. (*A Jeanne.*) Elle va bientôt nous chanter « Le zizi ».

JEANNE. – Parlons-en du zizi, de ton zizi.

INES. – Un zizi, c'est quoi un zizi ?

JEANNE, *s'énervant*. – Mais en voilà des questions, allez chercher votre eau au garage.

GUILLAUME. – Un zizi dans une histoire d'eau : du Feydeau...transposé au cinéma.

INES. – Mais j'ai peur de griffer la voiture.

GUILLAUME, *ironique*. – Ce n'est pas grave puisque c'est la mienne. Mais j'ai confiance en vous, Inès Perret.

INES, *se remettant à pleurnicher*. – Mais ce ne sera bientôt plus Inès Perret parce que mon mari m'a quittée.

JEANNE, *en aparté*. – Je commence à comprendre pourquoi. (*A Inès.*) Allez travailler maintenant, Inès Perret née Ramone.

INES. – Née Ramone ?

GUILLAUME. – Cela veut dire qu'avant de vous appeler Perret, vous vous appeliez Ramone.

INES. – Mais je m'appelle encore Ramone.

GUILLAUME. – Je sais. Je me suis mal exprimé. Mais vous ne savez vraiment pas ce qu'est un zizi ?

INES. – Il n'y a que deux ans que je parle le français. Je ne comprends pas tout.

JEANNE. – Et ça vaut mieux. Allez travailler.

GUILLAUME. – Remarquez que vous avez de la chance : Pierre Perret aurait pu donner un autre titre à sa chanson.

INES. – Un autre titre ?

GUILLAUME. – Oui : « La quéquette », par exemple.

JEANNE. – Ça suffit, tu ne fais que l'embrouiller ! Laisse-la aller travailler.

GUILLAUME. – Soit. Laissons-la vaquer à ses occupations alors.

INES. – Vaquer ?

JEANNE, *à Guillaume*. – Arrête de te moquer d'elle.

GUILLAUME, *à Jeanne*. – Mais je ne me moque pas.

INES. – Madame, je...

JEANNE. – Oui, je sais, Inès, vous n'avez pas compris mais ce n'est pas grave, allez travailler.

INES, *sortant*. – Oui, Madame.

SCENE 3

GUILLAUME et JEANNE

GUILLAUME. – Elle est enfin sortie, c'est inespéré.

JEANNE. – N'en rajoute pas encore. Et qu'elle s'appelle Perret ou Ramone, je m'en fous. Ce qui m'intéresse, c'est le prénom de ta madame Leblanc.

GUILLAUME. – Si ça peut te faire plaisir : je crois qu'elle s'appelle Cyrielle.

JEANNE. – On dirait le nom d'une poudre à lessiver. Normal, elle s'appelle Leblanc.

GUILLAUME. – Quand tu auras fini avec tes jeux de mots douteux...

JEANNE. – Je pourrai passer à ceux plus intelligents du genre « Clavier au piano » qui sont le reflet d'une culture qui n'est sans doute pas la mienne.

GUILLAUME. – Je ne mets pas en doute ta culture.

JEANNE. – A peine.

GUILLAUME. – Puisque tu parles de peine, j'ai eu deux journées difficiles donc...

JEANNE. – Tu es lessivé et tu désires te remettre un peu de poudre. Celle qu'on appelle Cyrielle peut-être ?

GUILLAUME. – Ce serait plutôt de la poudre de riz, Jeanne.

JEANNE. – Mais je ne ris pas, cela ne me fait pas rire...

GUILLAUME. – Moi non plus parce que ton... maquillage de la réalité est très lourd, Jeanne.

JEANNE. – Et tu aspirés à plus de légèreté...alors que de la poudre, c'est déjà tellement léger.

GUILLAUME. – Sauf quand on en fait des tonnes comme c'est ton cas actuellement. Alors, comme je suis crevé...

JEANNE. – Tu vas prendre la poudre...d'escampette, ça évite de donner des explications.

GUILLAUME. – Qui n'ont pas lieu d'être : j'étais d'abord avec mon patron et mes collaborateurs et j'ai ensuite enchaîné avec une visite à Poitiers...

JEANNE. – Chez Cyrielle Leblanc sans croiser de Sarrazins ni même Charles Martel mais tout se perd, même à Poitiers.

GUILLAUME. – J'y étais pour vérifier la comptabilité puisque c'est mon métier.

JEANNE. – Tu es expert-comptable, je sais. Tu peux donc facilement compter, dénombrer tes conquêtes comme celles des Sarazins.

GUILLAUME. – Eh bien, je te laisse faire la paix avec eux, ça te calmera. *(Il se dirige vers la porte.)*

JEANNE. – Je suis parfaitement calme.

GUILLAUME. – Et je me retire sous ma tente. Au sens figuré puisque, pour l'autre sur la pelouse, tu ne réponds pas à ma question. *(Il sort.)*

JEANNE. – Et moi, je suis toujours dans...l'attente d'une véritable réponse.

SCENE 4

JEANNE, SAMUEL, MARGAUX puis INES

(Samuel et Jeanne rentrent dans une tenue très décontractée.)

SAMUEL. – Ah ! je me sens rajeunir de quelques années, Jeanne. Combien au juste ?

JEANNE. – Cinq, Samuel.

MARGAUX. – Cinq ans déjà que vous avez déménagé ? Mais quelle bonne idée, cette invitation !

JEANNE. – La fête des voisins, c'était une belle occasion de se retrouver, Margaux.

SAMUEL. – Et tu sais bien que quand on appelle le Samu il arrive.

JEANNE. – Mais je ne suis pas blessée...du moins physiquement.

SAMUEL. – Pour les traumatismes moraux, le Samu est là aussi...

JEANNE. – Vous avez terminé votre petite installation ?

MARGAUX. – Oui, notre petit château est prêt.

SAMUEL, à Jeanne. – Elle aime le château, Margaux. *(Il sourit.)* Moi aussi, d'ailleurs.

MARGAUX. – Tu ne vas pas recommencer ? En plus, je la connais par cœur.

SAMUEL. – Donc mes efforts ont été ... vins ?

JEANNE, à Margaux. – Il est toujours intarissable ?

MARGAUX. – Comme toute bonne source.

SAMUEL. – Mais le château Margaux, ce n'est pas de l'eau.

MARGAUX. – Oui, c'est du vin, merci. Je viens de te dire que je la connaissais par coeur.

JEANNE. – Et, moi, connaissant vos habitudes de campeurs, je me suis dit que ça ne vous dérangerait pas puisque je ne pouvais pas vous loger.

MARGAUX. – Tu as bien fait et c'est un week-end qui nous fait penser aux vacances.

SAMUEL. – Une petite coupure, ça fait du bien et cent bornes, c'est trois fois rien.

MARGAUX. – Et c'est vraiment gentil avec cette fête des voisins de penser à nous.

INES, *rentrant en pleurnichant*. – Madame, je crois bien que j'ai griffé la voiture.

JEANNE. – Ce n'est pas grave : c'est une voiture de fonction, il est bien assuré.

INES. – C'est quoi une voiture de fonction ?

SAMUEL. – Une voiture de ... fonction, c'est une façon d'être payé en...nature. C'est de la grammaire mais ça permet de jouer avec les mots.

MARGAUX, *irritée*. – Et ce n'est pas ce que l'on te demande de faire maintenant.

INES, *à Jeanne*. – Madame, je n'ai pas compris. C'est quoi une voiture de fonction ?

JEANNE. – Ce n'est pas la voiture de mon mari, elle appartient à son entreprise.

INES. – C'est quoi une entreprise ?

JEANNE. – Mes amis vont se faire un plaisir de vous l'expliquer, Inès. Je dois aller chez mes voisines. (*Elle sort.*)

SAMUEL. – C'est sa boîte.

INES. – Sa boîte ?

SAMUEL. – La boîte où il travaille.

INES. – Il travaille dans une boîte ? Mais c'est petit une boîte !

MARGAUX. – Par boîte, on désigne l'endroit où il travaille.

INES. – Donc, si je travaille à la cuisine, ma boîte, c'est la cuisine ?

MARGAUX. – Mais non, une entreprise, c'est comme une usine.

INES. – Ah ? Il travaille à l'usine ?

SAMUEL. – Non, il est comptable.

INES. – Un comptable, c'est celui qui compte les sous ?

SAMUEL. – Presque : ce sont des euros. Et il se déplace souvent.

INES. – Et c'est pour ça qu'on lui donne une voiture ?

MARGAUX. – Oui mais en voilà des questions ! Contentez-vous de faire le ménage.

SAMUEL. – Retournez donc dans votre boîte.

INES. – Dans ma boîte ?

SAMUEL. – A la cuisine, si vous préférez.

INES. – D'accord...mais vous pouvez m'appeler Inès...née Ramone.

MARGAUX. – Née Ramone ?

INES. – Avant de m'appeler Perret, je m'appelais Ramone et quand j'aurai divorcé, il faudra recommencer à m'appeler Ramone. (*Elle pleurniche.*)

MARGAUX. – Allons, allons, courage, un divorce ce n'est pas si grave.

INES. – Non, si je ne m'appelle plus Inès Perret, on ne se moquera plus de moi.

SAMUEL, *souriant*. – Vous vous appelez Inès Perret ? Je n'avais pas fait le rapprochement.

INES. – C'est quoi le rapprochement ?

MARGAUX. – C'est quand vous vous rapprochez de la cuisine donc allez-y.

INES. – Bien, Madame. Et là, au moins, on ne se moquera plus de moi parce qu'en plus, mon mari s'appelle Pierre.

SAMUEL. – Et alors ?

INES, *s'énervant*. – Mais Pierre Perret, c'est celui qui a chanté « Le zizi » !

MARGAUX. – Et alors ?

INES. – Mais la chanson aurait pu s'appeler « La quéquette » !

SAMUEL, *surpris*. – La quéquette ?

MARGAUX, *à Samuel*. – Et nous nous passerons de tes habituels jeux de mots stupides dont tu allais nous abreuver.

INES. – Abreuver ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

MARGAUX. – Rien d'important, allez travailler à la cuisine.

SAMUEL. – Il y a notamment un évier où s'abreuver. (*Puis à Margaux.*) Oui, je sais : c'est vache.

MARGAUX, à Inès. – Ne l’écoutez pas, Inès.

INES. – Mais je l’entends.

SAMUEL, à Margaux. – Elle ne va pas te comprendre et ça va finir sur un malentendu.

MARGAUX, à Inès. – Ne l’écoutez plus et ne l’entendez plus, Inès. Retournez travailler à la cuisine.

SAMUEL. – En chantant : « Tout, tout, tout, vous saurez tout sur la quéquette. »

MARGAUX, à Samuel. – Arrête, imbécile !

SAMUEL, vexé. – Merci.

MARGAUX, à Inès. – Et vous, allez travailler à la cuisine.

SAMUEL, à Inès. – Mais vous pouvez chanter en travaillant ou travailler en chantant, ce sera plus agréable.

MARGAUX, à Samuel. – Toi, tais-toi. (*Puis à Inès.*) Et vous, sortez.

INES. – Bien, Madame. (*Elle sort.*)

SCENE 5

SAMUEL et MARGAUX

SAMUEL. – En tout cas, une bonne avec un nom pareil, c’est inespéré.

MARGAUX. – Tu me pompes l’air avec tes jeux de mots.

SAMUEL. – Tu ne vas pas recommencer ?

MARGAUX. – J’en ai marre : de toi, de ton château Margaux parce que celle qui met toujours de l’eau dans son vin, c’est moi.

SAMUEL. – Et voilà, c’est reparti.

MARGAUX. – Sans compter que tu aurais pu me payer l’hôtel : je commence à en avoir ras-le-bol de la tente.

SAMUEL. – Elle nous invite en nous prêtant sa pelouse...à défaut de sa chambre d’amis.

MARGAUX. – On dirait qu’elle t’a offert un tapis persan : elle pouvait la garder sa pelouse.

SAMUEL. – Elle nous invite et tu en fais tout un foin.

MARGAUX. – Oui, j’en fais un foin de sa pelouse. Tu crois que je n’ai pas compris ?

SAMUEL. – Compris quoi ?

MARGAUX. – Que tu te la tapais, mon salaud !

SAMUEL. – Je me la tapais ? Mais où vas-tu chercher, ça ?

MARGAUX. – D’ailleurs Guillaume avait vu clair. Il avait déménagé pour t’éloigner d’elle.

SAMUEL. – Mais c’est pour son boulot qu’il a déménagé.

MARGAUX. – Du pipeau : ce n’était qu’un prétexte.

SAMUEL. – Un prétexte ? Mais demande-lui alors à Guillaume.

MARGAUX. – Je compte bien lui en parler.

SAMUEL. – Et tu briseras un couple qui s’entend pourtant tellement bien.

MARGAUX. – Tu rêves : c’est aussi un coureur et tu le sais bien.

SAMUEL. – Qui ?

MARGAUX. – Guillaume. Et toi, tu consolais Jeanne.

SAMUEL. – C’est ça : pendant que le coureur faisait son jogging, je consolais Jeanne.

MARGAUX. – Toi, tu préférerais au jogging le judo, le corps à corps sur un tapis moelleux avec elle.

SAMUEL. – Tes propos sont...en-dessous de la ceinture et sans fondement.

MARGAUX. – Que tu dis. En tout cas, moi, je l’avais remarqué et Guillaume aussi. Ce qui explique son déménagement.

SAMUEL. – Et pourquoi n’avais-tu pas réagi alors ?

MARGAUX. – Tu vois : tu avoues.

SAMUEL. – Je n'avoue rien du tout, j'essaie simplement de comprendre pourquoi tu n'avais pas réagi.

MARGAUX. – Parce que l'éloignement allait résoudre le problème.

SAMUEL, *joignant de grands gestes à la parole*. – Tel Tarzan, il a sauvé sa Jeanne de l'appétit féroce du Samu. (*Il imite le bruit de l'ambulance.*)

MARGAUX. – Tu es incapable de faire preuve de sérieux. Et ne parlons pas de ton honnêteté, de ta franchise.

SAMUEL. – J'admire la tienne : tu as été d'une hypocrisie totale avec Jeanne...si tu penses qu'elle était ma maîtresse.

MARGAUX. – Plus que le penser, j'en suis sûre.

SAMUEL. – Que fait-on alors ? On démonte et on remballé la tente ?

MARGAUX. – Non, je tiens à ma fête. Je vais en profiter pour régler mes comptes.

SAMUEL. – Ça tombe bien : Guillaume est expert-comptable, il te fera toutes les opérations mathématiques nécessaires.

SCENE 6

SAMUEL, MARGAUX et GUILLAUME

GUILLAUME, *rentrant*. – Vous ? Mais que faites-vous là ?

MARGAUX. – Nous sommes venus pour la fête des voisins.

SAMUEL. – Ta femme nous a invités...mais pas dans la chambre d'amis.

GUILLAUME, *réalisant*. – La tente, c'est vous !

MARGAUX. – Evidemment : j'ai épousé un campeur...hélas !

GUILLAUME. – Une pelouse toute neuve : j'espère que vous avez une bonne assurance.

SAMUEL. – Oui, oui, je vous assure, monsieur l'expert-comptable.

MARGAUX, *à Samuel*. – Arrête s'il te plaît !

GUILLAUME. – Monsieur l'expert-comptable n'a pas particulièrement le cœur à rire.

SAMUEL. – Je m'appelle Samuel, rappelle-toi, et pas Attila parce que lui, là où il passait...

MARGAUX. – L'herbe ne repoussait plus. On sait.

SAMUEL, *à Margaux*. – Mais tu ne devais pas lui poser des questions à propos de Jeanne ? Vas-y. Tarzan est là, profite-en.

MARGAUX. – Tu m'énerves : je profite d'abord de notre fête des voisins.

GUILLAUME. – Et l'ambiance est vraiment à la fête. C'est qui Tarzan ?

MARGAUX. – Personne. Tu connais Samuel, il était encore en train de délirer.

SAMUEL, *vexé, à Margaux*. – Merci.

GUILLAUME. – A propos de Tarzan, vous n'avez pas vu Jeanne ? (*Réalisant.*) J'ai compris.

SAMUEL. – Elle a dû prendre la liane de 17 h 38.

MARGAUX, *à Samuel*. – Tu recommences ? (*Puis à Guillaume.*) Partie chez les voisines.

SAMUEL. – Des sœurs ou deux filles en couple ?

GUILLAUME. – En couple. Comme vous, mais pas en tente et ma pelouse va trinquer.

SAMUEL. – Mais si tu le désires, je démonte et on repart.

MARGAUX. – Non, on reste...On a une bonne assurance.

SAMUEL. – Mais je descends vraiment d'Attila, le roi des Huns. Donc, il est préférable de démonter.

MARGAUX. – Et comme ça, tu pourras échapper aux questions indiscretes, évidemment.

GUILLAUME/SAMUEL, *en chœur*. – Quelles questions indiscretes ?

MARGAUX, *à Samuel*. – Toi, tu les connais. (*Puis, à Guillaume.*) Toi, ça va venir.

SAMUEL. – Et ça va décoiffer...même si c'est un peu tiré par les cheveux.

MARGAUX, *à Samuel*. – Arrête, abruti.

SAMUEL. – Dis donc, sois polie.

MARGAUX. – Je serai polie si je veux.

GUILLAUME. – Et si je le veux également. Vous êtes sous mon toit. Alors calmez-vous.

SAMUEL, *entraînant Margaux*. – Allons dehors. On ne va quand même pas se disputer ici.

MARGAUX, *à Samuel*. – Ne me touche pas. (*Elle le gifle.*)

SAMUEL. – Hé ! Mais tu deviens folle. (*A Guillaume.*) Guillaume, elle m'a flanqué une tarte.

MARGAUX. – Pour une fois que tu dégustes. Et si tu as mal, appelle le SAMU.

(*Elle sort.*)

SAMUEL. – C'est malin ! Attends un peu. (*Il sort à son tour.*)

GUILLAUME. – Attila et sa femme...en combat singulier...à ma gauche les Huns, à ma droite les autres...Ah ! un peu de calme, enfin.

SCENE 7

SAMUEL, GUILLAUME, JEANNE, FAUNE et FLORE

SAMUEL, *revenant*. – Elle m'en a remis une seconde.

GUILLAUME, *s'énervant*. – Comme je ne suis pas conseiller conjugal, soit tu appelles le SAMU...

SAMUEL. – Toi aussi, tu t'y mets ?

GUILLAUME. – Soit tu vas régler ça à l'amiable mais dehors parce que j'aimerais bien souffler, tu entends, Samuel : souffler. (*Jeanne revient avec Faune et Flore.*)

JEANNE. – Alors, les problèmes de couple, c'est contagieux ?

FAUNE/FLORE, *en chœur*. – Nous, ça va.

JEANNE. – Margaux a l'air à cran.

SAMUEL. – Elle est toujours à cran...à cran d'arrêt même. (*Il s'avance vers Faune et Flore, leur tend la main.*) Samuel.

FAUNE, *lui serrant la main*. – Faune.

FLORE, *même jeu*. – Flore.

GUILLAUME, *à Samuel*. – La faune et la flore, ça ne s'invente pas.

SAMUEL, *à Faune et à Flore*. – Alors, comme ça, vous êtes deux...deux...(*Il s'arrête embarrassé.*)

FAUNE. – Lesbiennes ?

FLORE. – Gouines ? Vous cherchez le mot exact ?

JEANNE, *en aparté à Samuel*. – La gaffe, Samu.

SAMUEL. – Non, je...je...voulais dire que vous étiez en...en couple. (*Puis en aparté.*) Quel gaspillage !

JEANNE. – Bien, je vais aller voir si Inès ramone ou fais les poussières et puis faire quelques courses pour demain. (*Elle sort.*)

FAUNE, *à Guillaume*. – On a également fait quelques courses pour le barbecue.

GUILLAUME. – Quel barbecue ?

FLORE. – Celui de demain pour la fête des voisins.

SAMUEL. – Excellente idée, cette invitation de Jeanne.

GUILLAUME, *ironique*. – Comment ai-je pu l'oublier ? Et où se fait le barbecue ?

FAUNE. – Sur la pelouse.

GUILLAUME, *avec un rictus*. – Sur la pelouse ? Je vais criser, je sens que je vais criser. (*A Samuel.*) Toi, Attila, va calmer ta femme.

SAMUEL. – Mais j'ai à peine eu le temps de faire la connaissance de ces deux jolies dames.

GUILLAUME. – Tu auras le temps plus tard, j'ai à leur parler.

SAMUEL. – Bien. Attila repart donc en guerre. A tout à l'heure, mesdemoiselles.

FAUNE/FLORE, *en chœur*. – A tout à l’heure. (*Elles se dirigent ensuite vers Guillaume.*)
 FAUNE. – Pour la pelouse, on peut se faire pardonner.
 FLORE. – Nous sommes prêtes à expérimenter.
 FAUNE. – A partir vers l’inconnu.
 FLORE. – En mettant nos corps à nu.
 GUILLAUME, *embarrassé*. – Je...je voulais simplement vous parler du barbecue.
 FAUNE. – Donc de cuisine ?
 FLORE. – Ça tombe bien : la nôtre est épicée.
 GUILLAUME. – Holà ! je crains le pire. De quoi allez-vous me parler ?
 FAUNE. – On est là.
 FLORE. – Pour un plan à trois.
 FAUNE. – On ne serait pas contre.
 FLORE. – Plutôt tout contre.
 GUILLAUME, *en aparté*. – Une vraie comédie de boulevard...mais de plus en plus osée.
 FAUNE. – Nous cherchons un amant.
 FLORE. – Seras-tu notre Tarzan ?
 GUILLAUME. – Tarzan ? Mais dans ma jungle, terrible jungle, le lion est mort ce soir.
 FAUNE. – Nous arriverons à te ressusciter.
 FLORE. – A te revigorer.
 GUILLAUME. – Et je vous rappelle également que la femme de Tarzan s’appelle Jeanne et qu’elle est en mode safari.
 FAUNE. – En mode safari ?
 FLORE. – Elle est habillée au dernier cri ?
 GUILLAUME. – Le dernier cri, c’est moi qui le pousserai, quand elle tirera si elle me voit approcher une autre femme.
 FAUNE. – Il n’y aura pas une femme.
 FLORE. – Il y en aura deux.
 FAUNE. – Elle ne se méfiera donc pas.
 GUILLAUME. – Le lion est mort ce soir. Je répète : le lion est mort ce soir. Les carottes sont donc cuites.
 FAUNE. – Nous allons donc les manger.
 FLORE. – Les déguster.
 GUILLAUME. – Et ensuite, ce sera moi qui dégusterai...du plomb...par Jeanne en mode safari.

SCENE 8

SAMUEL, GUILLAUME, FAUNE, FLORE puis MARGAUX

SAMUEL, *rentrant et se tenant la joue*. – Le safari, il est dehors. Elle m’en a remis une.
 GUILLAUME. – Je vais aller la calmer pendant que tu écoutes les propositions que ces dames ont à te faire.
 SAMUEL. – Des propositions ?
 GUILLAUME. – Oui et elles aiment les carottes...cuites. (*Il sort.*)
 FLORE. – Et c’est nous qui faisons monter la température.
 SAMUEL. – Quelle température ?
 FAUNE/FLORE, *en chœur et sensuellement*. – Tu veux qu’on t’explique ?
 SAMUEL. – Je...je crois que j’ai compris mais ma...femme est également en mode safari.
 FAUNE. – Elle ne saura rien.
 FLORE. – On lui dira qu’on a besoin de toi pour du bricolage.

SAMUEL. – Du bricolage ? Mais...si elle l'apprend, il va m'arriver des bricoles.

MARGAUX, *rentrant subitement et se retournant vers Guillaume qui la suit.* – Je te dis que je n'ai pas confiance.

SAMUEL, *reculant et se protégeant.* – Ah non, j'ai déjà eu ma dose.

FAUNE. – Nous, pas encore.

GUILLAUME. – Les filles, je crois que ce n'est pas ou plus le moment.

MARGAUX, *suspicieuse.* – Pas le moment pour quoi ? Quelle dose ?

FLORE. – Notre dose...d'humour. Guillaume nous a dit que Samuel n'arrêtait pas avec ses jeux de mots mais...nous...nous restons sur notre faim.

FAUNE. – Surtout que j'avais envie de carottes. (*Puis en aparté.*) Enfin, une suffirait.

MARGAUX. – De carottes ?

GUILLAUME, *en aparté.* – Elles sont cuites et le lion est mort ce soir.

FLORE. – Pour...le barbecue. On avait envie de préparer des carottes.

FAUNE. – D'ailleurs, nous y allons et nous avons besoin de Samuel pour un peu de bricolage.

FLORE. – On doit refixer quelques cadres pour la déco. Vous venez, Samuel ?

MARGAUX. – Il n'en est pas question.

SAMUEL. – Mais, enfin, Margaux, c'est juste pour rendre service. J'en ai pour cinq minutes.

FAUNE, *en aparté.* – Cinq minutes seulement ? On espérait plus.

FLORE, *à Margaux.* – Cinq minutes, on vous l'emprunte cinq minutes.

MARGAUX, *à Samuel.* – A la maison, je dois toujours attendre pendant des mois.

SAMUEL. – Tu ne vas pas recommencer ? Je reviens le plus vite possible. (*Il sort en compagnie de Faune et de Flore.*)

SCENE 9

GUILLAUME ET MARGAUX

MARGAUX, *en aparté.* – Et si je me vengeais autrement ? (*A Guillaume.*) Tu y crois à cette histoire de bricolage ?

GUILLAUME. – Oui...Des filles ne sont pas très manuelles, c'est normal (*Puis en aparté.*) Enfin, ça dépend pour quoi.

MARGAUX. – Je crois que Samuel me trompe....Qu'est-ce que tu ferais à ma place ?

GUILLAUME. – Comme on dit à Poitiers, arrête de te mettre martel en tête.

MARGAUX, *souriant et se rapprochant.* – Charles Martel à Poitiers : autant Samuel peut m'exaspérer avec ses jeux de mots débiles, autant j'apprécie les tiens, Guillaume.

GUILLAUME. – Heu...merci, Margaux.

MARGAUX, *se rapprochant encore.* – Tu n'as jamais trompé Jeanne ? Un homme comme toi, tu as dû être sollicité ?

GUILLAUME. – Mes...mes sollicitations sont purement professionnelles...j'ai beaucoup de travail, tu sais et quand j'ai terminé, je suis lessivé...(*Puis en aparté.*) par Cyrielle...Leblanc.

MARGAUX. – Si...si nous oublions ensemble le travail ?

GUILLAUME. – Que...que veux-tu dire par là ?

MARGAUX, *sensuellement.* – Si nous devenions autre chose que des voisins ? Autre chose que des ex-voisins ?

GUILLAUME, *étonné.* – Autre chose ?

MARGAUX, *même jeu.* – Oui : oublions les ex-voisins pour devenir des...sex-voisins.

GUILLAUME, *en aparté et s'échappant*. – Mais qu'est-ce qu'elles ont avalé aujourd'hui ? De la corne de rhinocéros ? Du chocolat noir ? Du gingembre ?

MARGAUX. – Autrement dit : des amants...mants...mants...un petit coup en passant...ssant...ssant.

GUILLAUME. – Mais tirer un petit coup...coup...coup...en passant...ssat...sssant, c'est risqué...qué...qué...

MARGAUX. – Pourquoi...qué...qué... ?

GUILLAUME. – Il y a...Jeanne en safari...ri...ri...

MARGAUX. – On se cachera...ra...ra...

GUILLAUME. – Mais elle nous trouvera...ra...ra...et me tuera...ra...ra...

MARGAUX. – Mais je n'en peux plus...plus...plus...

GUILLAUME. – Mais on doit résister...ter...ter...à ses pulsions...sions...sions...

MARGAUX. – Tu crois...crois...crois ?

GUILLAUME. – Oui, je crois...crois...crois... que nous devrions d'abord reparler normalement...ment...ment...

MARGAUX. – Ah bon...bon...bon... ?

GUILLAUME. – Oui, comme ça, c'est fatigant et c'est comme du théâtre de boulevard.

MARGAUX. – Et tu n'aimes pas le rôle de l'amant...mant...mant ? Je ne te fais pas envie ?

GUILLAUME. – Si mais ce n'est pas vraiment pas le moment, Margaux.

MARGAUX. – Tu ne veux pas te venger ? Pourquoi avais-tu déménagé ?

GUILLAUME. – Pour...pour mon boulot.

MARGAUX. – Tu es sûr ? Ce n'était pas un prétexte pour vous éloigner de Samuel ?

GUILLAUME, *étonné*. – De Samuel ?

MARGAUX, *en aparté*. – Il a l'air sincère, je me suis peut-être trompée.

GUILLAUME. – Mais pourquoi me serais-je éloigné de Samuel ?

MARGAUX, *embarrassée*. – Heu...tellement il est exaspérant avec ses jeux de mots.

GUILLAUME. – Mais ça ne me dérange pas, il est amusant.

MARGAUX. – Tu...tu dois avoir raison : je me fais des films.

GUILLAUME, *en aparté*. – Ça vaut mieux que la pièce de Feydeau dans laquelle je suis plongé depuis mon retour.

MARGAUX. – Je vais aller rejoindre monsieur Bricolage...et ses vices.

GUILLAUME. – Ses vices ?

MARGAUX. – Ses gros défauts si tu préfères. Moi aussi, je peux faire de l'humour.

GUILLAUME. – Et bien. Mais je n'avais pas saisi directement, j'avais la tête ailleurs.

MARGAUX. – Et où ça ?

GUILLAUME. – Dans un théâtre...sur la scène...dans une comédie de boulevard.

MARGAUX. – Je ne te suis pas.

GUILLAUME. – Il vaut mieux: ce n'est pas le chemin qui mène à la maison des voisins.

MARGAUX. – C'est la maison juste à droite ?

GUILLAUME. – Oui. Tu peux passer par le jardin. Elles ont l'habitude.

MARGAUX. – L'habitude qu'on les surprenne ... ou l'envie ? (*Elle sort.*)

GUILLAUME. – Ouf ! Il y a des jours où on devient intolérant au chocolat noir, au gingembre et à la corne de rhinocéros.

SCENE 10

GUILLAUME ET INES

INES, *rentrant*. – Je...je vais avoir besoin d'argent. Mon mari est parti avec une autre femme.

GUILLAUME. – Ce sont des choses qui arrivent.

INES. – C’est un salaud... et vous aussi !

GUILLAUME. – Dites donc, Inès. Je ne vous permets pas.

INES. – Je vais dire à votre femme que vous voulez coucher avec moi.

GUILLAUME, *surpris*. – Quoi ? Mais pourquoi allez-vous lui dire ça ?

INES. – J’ai besoin d’argent. Je veux dix mille euros sinon je lui dis.

GUILLAUME. – Mais je ne vous ai rien demandé...et surtout pas de coucher avec vous.

INES. – Vous avez couché avec une autre femme. Madame était fâchée sur vous.

GUILLAUME, *énervé*. – Moi aussi, je suis fâché. Vous allez prendre vos cliques et vos claques et quitter cette maison.

INES. – C’est quoi des cliques et des claques ? Vous allez me frapper ?

GUILLAUME. – Ce n’est pas l’envie qui me manque.

INES. – Et des cliques, c’est quoi ?

GUILLAUME. – C’est une expression : « prendre ses cliques et ses claques » !

INES. – Et ça veut dire quoi ?

GUILLAUME. – Vous devez partir d’ici avec tout ce que vous possédez.

INES. – Posséder ?

GUILLAUME. – Tout ce que vous avez.

INES. – Mais je n’ai presque plus rien. Pierre Perret est parti avec mon argent.

GUILLAUME. – C’est votre problème, pas le mien !

INES. – C’est votre problème aussi : vous me donnez dix mille euros sinon...

GUILLAUME. – Mais c’est faux.

INES. – Je laisse jusqu’à demain à Monsieur sinon je le dis à Madame.

GUILLAUME. – Comment ça, jusqu’à demain ?

INES. – Madame est gentille : elle m’a invitée au barbecue demain et j’aiderai dans ma boîte.

GUILLAUME. – Dans votre boîte ?

INES. – La cuisine, c’est ma boîte et j’ai bien le droit de m’amuser puisque je suis toute seule.

GUILLAUME. – Parce que Pierre Perret est parti avec son zizi ailleurs, j’ai compris.

INES. – Parti avec son zizi ?

GUILLAUME, *s’emportant*. – Ou avec sa quéquette, si tu préfères et il a bien eu raison. Alors, maintenant, dégage !

INES. – Dégage ?

GUILLAUME. – Tu sors, même si tu n’as pas de cliques mais avant de prendre des claques.

INES. – Alors je vais dire aussi à Madame que vous voulez me frapper si je ne couche pas avec vous.

GUILLAUME. – Dégage, sors, fous le camp !

INES, *sensuellement*. – D’accord mais à demain...mon chéri ! (*Elle sort.*)

GUILLAUME. – Mon Dieu, ma vie est un vrai théâtre de boulevard et je n’ai pas l’âme d’un comédien...Un bon verre de vin...ça me fera du vin...heu du bien, je fatigue.. (*Il sort à son tour.*)

SCENE 11

MARGAUX, SAMUEL, FAUNE et FLORE

MARGAUX, *rentrant furieuse*. – Je le savais que ce n’était qu’un prétexte.

FLORE, *même jeu*. – Mais nous voulions vraiment reprendre des cadres.

FAUNE, *même jeu*. – Pour la déco.

FLORE. – Seulement, nous avons oublié...

FAUNE. – ...de les acheter.

MARGAUX. – Vous me prenez pour une idiote ?

SAMUEL. – Mais enfin, Margaux, ce n'est pas ce qu'elles veulent dire.
 FAUNE. – On...on avait réservé des cadres au magasin.
 FLORE. – Et on a oublié de passer les prendre hier.
 SAMUEL, à Margaux. – Tu vois : c'est tout simple ! Arrête de voir le mal partout.
 MARGAUX. – Et de te trouver torse nu, c'est normal, sans doute ?
 SAMUEL. – J'ai...J'ai enlevé le superflu. Je...je transpirais...rien qu'à l'idée de travailler.
 MARGAUX. – A l'idée effectivement puisqu'il n'y avait rien à faire.
 FAUNE, en aparté. – Oh, si ! Il y avait à faire.
 FLORE, en aparté. – Beaucoup à faire.
 SAMUEL. – Pourquoi penser à autre chose ? Ce n'est que la chaleur.
 MARGAUX. – Et c'est pour ça que vous étiez en soutien-gorge ?
 FAUNE. – Mais oui, vous n'avez pas chaud, vous ?
 FLORE. – Vous ne vous mettez jamais en soutien-gorge ?
 MARGAUX. – Si. Mais jamais devant un homme que je ne connais pas.
 SAMUEL, en aparté. – Même devant moi, c'est rare. Et pour ce qui est de l'enlever...
 FAUNE. – Mais nous le connaissons, Samuel..
 MARGAUX. – Depuis à peine dix minutes.
 FAUNE. – Mais cela a suffi pour nous en faire une bonne opinion.
 FLORE. – C'est un homme prêt à rendre service.
 SAMUEL, en aparté. – Pour ce genre de service, je suis toujours partant.
 FAUNE. – Et c'est tout à son honneur.
 FLORE. – Surtout par cette chaleur.
 MARGAUX. – La chaleur d'un brasier : vous n'êtes que deux sales petites allumeuses.
 SAMUEL. – Mais enfin, Margaux, tu ne vas pas insulter ces deux dames ?
 FAUNE. – Je suis quelqu'un de respectable.
 FLORE. – Et moi aussi.
 MARGAUX. – Vous avez une drôle d'idée du respect.
 SAMUEL, à Margaux. – Calme-toi.
 MARGAUX, se précipitant sur Samuel. – Tu n'es qu'un salaud ! (Elle le gifle.)
 SAMUEL. – Aïe ! Mais tu es folle. Elle m'en a remis une !
 MARGAUX. – Et il y en aura d'autres...avant le divorce ! (Elle sort.)
 SAMUEL. – Avant le divorce ? Mais attends, attends. (Il sort à son tour.)
 FAUNE. – C'est de notre faute.
 FLORE. – Prenons un peu de recul : rentrons chez nous, Faune.
 FAUNE. – Bien parlé, Flore. C'est la voix de la sagesse. Allons-y. (Elles sortent.)

SCENE 12

GUILLAUME ET PEINARD

GUILLAUME, rentrant en tenant un verre de vin et imitant Inès. – « A demain mon chéri », encore une qui a dû abuser du gingembre et du chocolat noir en buvant du vin aphrodisiaque dans une corne de rhinocéros. Le mien n'est pas aphrodisiaque mais je m'en contenterai. A votre santé, Faune, Flore et Inès et c'est comme du château Margaux. (Il commence à boire mais recrache son vin quand il voit rentrer un homme vêtu d'un costume cravate et porteur d'une petite valise.) Monsieur Pinard ?...heu Peinard...veuillez m'excuser...mais que faites-vous là ?
 PEINARD. – Pourquoi ? Je ne suis pas le bienvenu ?
 GUILLAUME. – Si...si mais que...que me vaut le plaisir ?
 PEINARD. – Le plaisir ? J'ai des doutes. Je peux repartir si je vous gêne.
 GUILLAUME. – Non...non, mais... comment êtes-vous entré ?

PEINARD.. – J’ai sonné et puis je suis passé par derrière comme personne ne venait ouvrir.

GUILLAUME. – C’est vrai que la sonnette ne fonctionne plus mais pourquoi êtes-vous là ?

PEINARD. – Votre femme m’a invité pour la fête des voisins.

GUILLAUME. – Elle ne m’a rien dit.

PEINARD. – Elle voulait sûrement vous faire une surprise.

GUILLAUME. – Pour une surprise, c’en est une.

PEINARD. – Une mauvaise apparemment. Vous vous demandez pourquoi votre femme m’a invité ?

GUILLAUME. – Effectivement.

PEINARD. – Au cocktail que j’ai organisé le mois dernier, j’ai beaucoup bavardé avec elle.

GUILLAUME, *en aparté*. – Comme si je ne l’avais pas remarqué, mon salaud !

PEINARD. – Votre femme n’a cessé de me vanter vos mérites.

GUILLAUME, *même jeu*. – Ce que j’aime chez elle, c’est son authenticité.

PEINARD. – Et hier, elle m’a téléphoné et son invitation est tombée à point nommé.

GUILLAUME. – A point nommé ? Pourquoi ?

PEINARD. – Depuis la mort de ma femme voici déjà deux ans, j’ai reporté toute mon affection sur Chouquette.

GUILLAUME. – Chouquette ?

PEINARD. – Mon Chihuahua, voyons ! Chouquette.

GUILLAUME. – Ah oui, pardon ! Je suis quelque peu fatigué, veuillez m’excuser.

PEINARD. – Et hier matin, il s’est passé un drame.

GUILLAUME. – Nos actions se sont effondrées en bourse ?

PEINARD. – Non : un chat s’est introduit au bureau et il a voulu s’attaquer à Victor.

GUILLAUME. – Victor ?

PEINARD. – Mon poisson rouge, voyons !

GUILLAUME. – Ah oui, veuillez m’excuser, je suis vraiment très fatigué. Et ensuite ?

PEINARD. – Chouquette, n’écoutant que son courage, a poursuivi le chat.

GUILLAUME. – Le brave chien.

PEINARD. – Malheureusement des portes étaient ouvertes.

GUILLAUME. – Donc le chat a pu s’échapper ?

PEINARD. – Il a traversé la rue poursuivi par Chouquette.

GUILLAUME, *en aparté*. – L’horrible Chihuahua.

PEINARD. – Une voiture arrivait et Chouquette a été écrasée. (*Il fond en larmes.*)

GUILLAUME. – Voyons, Monsieur le Directeur, ressaisissez-vous, ce n’est qu’un chien.

PENNARD, *même jeu*. – Mais c’était Mathilde qui l’avait choisie notre petite chienne.

GUILLAUME. – Mathilde ?

PEINARD. – Ma femme.

GUILLAUME. – Votre femme s’appelait Mathilde ?

PEINARD. – Oui. Ses parents l’avaient appelée ainsi à cause de la chanson de Brel.

GUILLAUME. – La chanson de Brel ?

PEINARD. – Mathilde est revenue.

GUILLAUME. – Elle est revenue ? Elle vous avait quitté ? Mais vous venez de me dire qu’elle était morte.

PEINARD, *s’énervant*. – Mais « Mathilde est revenue », c’est dans la chanson de Brel ! Ma femme est morte, morte ! (*Il refond en larmes.*)

GUILLAUME, *en aparté*. – Mon dieu, quelle gaffe ! Il va me foutre à la porte ! (*Puis à Peinard.*) Veuillez m’excuser, Monsieur le Directeur, c’est la fatigue et l’émotion.

PEINARD. – Comme pour moi. C’est trop d’émotion.

GUILLAUME. – Comme je vous comprends !

PEINARD. – Alors, quand votre femme m’a invité quelques heures après le drame, je me suis dit : pourquoi pas ?

GUILLAUME. – Vous avez bien fait. Quelle bonne idée a eue Jeanne ! (*Puis en aparté.*) La chienne !

PEINARD. – Surtout qu’elle m’a dit que vous pouviez m’héberger dans la chambre d’amis.

GUILLAUME. – Cette chambre n’attendait que vous. (*Puis en aparté.*) La chienne !

PEINARD. – Merci, Guillaume.

GUILLAUME. – Allons à la cuisine. J’ai ouvert une bonne bouteille de vin.

PEINARD. – Du vin ? Pourquoi pas ? C’est mon péché mignon, cela me fera du bien.

GUILLAUME. – Venez boire un verre de Peinard, monsieur Pinard...Heu...Pardonnez-moi, c’est le contraire, je suis vraiment très fatigué.

PEINARD. – Ce n’est rien. Déjà à l’école primaire, on m’appelait comme ça. Allons boire un coup et reparler de ma chienne.

GUILLAUME, *en aparté.* – Et tout ça à cause de Jeanne. La chienne, la chienne !

PEINARD, *pleurnichant.* – Ma chienne, ma chienne !

GUILLAUME, *en aparté.* – Mais qu’est-ce que je fais dans une comédie de boulevard, moi ? (*Ils sortent.*)

RIDEAU

ACTE 2

SCENE 1

GUILLAUME ET PEINARD

PEINARD, *titubant quelque peu en sortant de la cuisine.* – Je...je vous l’avais dit : le vin, c’est mon péché mignon.

GUILLAUME. – Allons, allons : nous n’avons bu qu’une bouteille.

PEINARD.. – Mais tantôt, j’ai... à peine mangé et j’ai la tête qui tourne...

GUILLAUME. – Ça va passer.

PEINARD. – Et puis, depuis la mort de Mathilde, je ne bois plus qu’un ou deux verres le soir.

GUILLAUME. – Vous n’avez donc plus l’habitude.

PEINARD. – Alors, une demi-bouteille, vous pensez bien. Et puis, on a enchaîné avec deux Porto.

GUILLAUME. – Juste, je les avais oubliés et si cela peut vous rassurer : j’ai la tête qui tourne moi aussi.

PEINARD. – Et on a goûté également un peu de Muscat.

GUILLAUME. – Juste : je l’avais oublié aussi et rien qu’à y penser, j’ai la tête qui tourne encore plus.

PEINARD. – Normal aussi si vous êtes fatigué. Ce n’était pas facile à Poitiers ?

GUILLAUME. – Madame Leblanc n’est pas une femme commode. Et puis, pour vérifier les chiffres, il faut se concentrer.

PEINARD. – Et comme elle n’est pas vilaine, la petite Cyrielle...

GUILLAUME. – Effectivement. Pas facile de regarder uniquement l’écran de l’ordinateur.

PEINARD. – Moi aussi, mon cher Guillaume, avant de devenir patron, je me baladais avec l’ordi pour contrôler.

GUILLAUME. – Une vie de saltimbanque : pratiquement sur la route toute la semaine.

PEINARD. – Mais on a des compensations tout de même. Allez, je vais vous faire des confidences, c’est sûrement l’alcool qui m’y pousse.

GUILLAUME. – Une demi-bouteille seulement.
 PEINARD. – Plus les deux Porto et le Muscat.
 GUILLAUME. – Quelle mémoire ! J’avais oublié. Et ma tête tourne encore plus.
 PEINARD. – Si elle tourne, attention dans les virages ! (*Il se met à rire.*)
 GUILLAUME, *riant également.* – Vous êtes en forme Monsieur le Directeur.
 PEINARD. – Appelez-moi François. J’aime qu’on m’appelle François.
 GUILLAUME. – Mais je n’oserais pas, Monsieur le Directeur.
 PEINARD. – François, Guillaume. Nous sommes entre copains.
 GUILLAUME. – Bien, François, mon copain François.
 PEINARD. – Les copains d’abord, comme disait Georges. (*Il se met à chanter « Les copains d’abord » de Georges Brassens.*) Il naviguait en père peinard (*Il se lève.*), c’est moi (*Il se rassoit.*), sur la grand mare des canards, il chantait les copains d’abord, les copains d’abord.
 GUILLAUME. – Comme vous chantez bien, François.
 PEINARD. – Les effets de l’alcool. Donc c’est l’heure des confidences. Je m’arrangeais pour aller contrôler Cyrielle plusieurs fois par an.
 GUILLAUME. – Elle vous avait tapé dans l’œil, Monsieur le Directeur ?
 PEINARD. – François, Guillaume, pas « Monsieur le Directeur » !
 GUILLAUME. – J’avais déjà oublié, ma tête a mal pris un virage. (*Il sourit.*)
 PEINARD, *souriant également.* – Et j’ai raté un virage avec la belle Cyrielle également...

SCENE 2

GUILLAUME, PEINARD, FAUNE et FLORE

FAUNE/FLORE, *en chœur en rentrant.* – Coucou !
 FAUNE. – Nous avons vu une voiture s’arrêter.
 FLORE. – Un bel homme en descendre.
 FAUNE. – Et puis, au bout d’un moment...
 FLORE. – Nous avons décidé de venir nous présenter...
 GUILLAUME. – Excellente idée. (*Puis à Peinard.*) Un concentré de Faune et de Flore, cela va vous aider à oublier votre Choupette et Cyrielle.
 PEINARD. – Mon dieu ! Choupette, ma brave Choupette, je n’y pensais plus. (*Il pleurniche.*)
 GUILLAUME. – Je...je suis désolé, Monsieur le...François.
 FAUNE. – Je m’appelle Faune.
 FLORE. – Je m’appelle Flore.
 FAUNE. – On a un gros chagrin ?
 FLORE. – Vous voulez qu’on vous console ?
 GUILLAUME. – Il va se ressaisir. N’est-ce pas, François que vous allez vous ressaisir ?
 PEINARD. – Je...je l’espère...Peut-être que je devrais reprendre un peu de Muscat pour noyer mon chagrin.
 GUILLAUME. – Pas pour moi, j’ai trop bu, je me sens vraiment trop fatigué.
 FAUNE. – Mais du Muscat, nous en avons.
 FLORE. – Oui, ce n’est pas comme les cadres.
 FAUNE. – Nous avons oublié de les acheter.
 FLORE. – Alors quand il a fallu les accrocher.
 FAUNE. – Ou plutôt les faire accrocher par Samuel.
 FLORE. – Il y a eu des problèmes avec Margaux.
 GUILLAUME, *à Peinard.* – Samuel et Margaux sont des amis que Jeanne a également invités.
 PEINARD. – Et apparemment, il y a de l’eau dans le gaz entre les deux.
 FAUNE. – Ou de l’électricité dans l’air, c’est selon.

FLORE. – Même s'ils n'en sont plus à l'époque du coup de foudre. (*Faune, Flore et Peinard rient.*)

PEINARD. – La foudre, c'est quand il fait chaud donc il faut s'hydrater au Muscat.

FAUNE. – Allons donc chez nous en boire.

FLORE. – Oh oui ! A défaut des grives, mangeons un merle.

PEINARD, *étonné.* – Un merle ?

FAUNE, *embarrassée.* – Elle...elle veut dire qu'on...

FLORE, *même jeu.* – ...qu'on mangera quelque chose aussi.

FAUNE. – Sinon, comme on ne tient pas l'alcool...

FLORE. – On sera vite pompette.

GUILLAUME. – Voilà: pour éviter d'être pompette, avec le Muscat, elles vous feront déguster un petit quelque chose.

FAUNE, *en aparté.* – Pour déguster, il va déguster.

FLORE, *en aparté.* – J'ai failli gaffer.

PEINARD, *tout sourire.* – J'ai cru que le merle, c'était moi.

FAUNE/FLORE/GUILLAUME, *en chœur.* – Mais non !

PEINARD, *même jeu.* – Allez, je suis déshydraté, on le boit ce Muscat ?

FAUNE/FLORE/GUILLAUME, *en chœur.* – Mais oui !

GUILLAUME. – Allez-y, François, je m'occupe de monter votre sac dans la chambre d'amis. C'est la première à droite quand vous arriverez sur le palier.

FAUNE. – Allons-y François !

FLORE. – Vous permettez qu'on vous appelle François ?

PEINARD/GUILLAUME, *en chœur.* – Mais oui.

FAUNE. – On va vous mettre à l'aise, vous verrez. (*Ils sortent.*)

GUILLAUME. – Bon. Le théâtre, ça continue. Mon patron, lui d'ordinaire très sérieux, est parti s'éclater avec mes deux voisines délurées. Et lui, si dur en affaires, pleure la mort de Choupette, sa chienne. Mais qu'est-ce que je fais dans une pièce de boulevard, moi ? (*Il ramasse le sac de Peinard.*)

SCENE 3

GUILLAUME, JEANNE et INES

JEANNE, *rentrant.* – Revoilà l'homme de Poitiers...qui me jette de la poudre...aux yeux.

GUILLAUME. – Jeanne, s'il te plaît.

INES, *la suivant.* – Laissez-moi, Monsieur, je vais porter le sac.

GUILLAUME. – Il n'en est pas question. C'est celui de mon patron.

JEANNE. – Où est-il ? Je ne l'ai pas encore vu.

GUILLAUME. – Il s'éclate.

INES. – Il s'éclate ?

GUILLAUME. – Avec deux filles au tempérament explosif.

INES. – Mon Dieu ! Il va se battre ?

GUILLAUME. – Oui, dans un corps à corps torride.

JEANNE, *à Guillaume.* – Arrête tes jeux de mots stupides avant qu'ils deviennent grivois.

INES. – Grivois ?

GUILLAUME, *à Inès.* – Il y a le gris qui tire sur le bleu et l'autre qui tire sur le vert et à mi-chemin, il y a le grivois. C'est celui qu'on voit le mieux, de là son nom.

JEANNE, *à Guillaume.* – Ton numéro est terminé ? Tu me fatigues !

GUILLAUME. – Toi aussi ? Personnellement, je suis complètement épuisé.

INES. – Monsieur doit prendre des vitamines.

GUILLAUME, à Inès. – Des vitamines, cela coûte cher. Il faut gagner beaucoup de milliers d'euros, ce qui n'est pas mon cas, Inès. Vous entendez : ce n'est pas mon cas.

INES. – Je connais quelqu'un qui en a commandé pour dix mille euros et il sera livré demain.

GUILLAUME. – Impossible, on ne livre pas le week-end. (*Puis en aparté.*) Et la semaine non plus d'ailleurs.

INES. – Et sa femme n'est pas au courant. Elle ne va pas aimer.

JEANNE. – Aimer les vitamines ?

GUILLAUME. – Oui, sûrement. (*Puis, il entraîne Jeanne puis lui parler en aparté.*) Tu ne trouves pas qu'elle tient des propos incohérents ?

JEANNE, en aparté à Guillaume. – Maintenant que tu le dis.

GUILLAUME, même jeu. – Je crois qu'il va falloir s'en méfier.

JEANNE, même jeu. – Mais non. Elle ne comprend pas bien la langue française, c'est tout.

GUILLAUME, même jeu. – Non. Elle nous mijote quelque chose.

JEANNE, même jeu. – Tu m'énerves. (*Puis à Inès.*) Et demain, Inès, vous nous mijoterez quelque chose de bon.

INES. – Mijoterez ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

JEANNE. – Vous préparerez quelque chose à la cuisine.

INES. – Oui, je travaillerai dans ma boîte.

GUILLAUME, en aparté à Jeanne. – Quand je te disais qu'elle tenait des propos incohérents.

JEANNE, en aparté à Guillaume. – C'est vrai que ça devient troublant. (*Puis à Inès.*) Tout va bien, Inès ?

INES. – Oui et demain, ça ira encore mieux : je prendrai des vitamines moi aussi.

GUILLAUME, à Inès. – Contentez-vous du soleil, ce sera amplement suffisant.

JEANNE, à Guillaume. – Mêle-toi de ce qui te regarde.

GUILLAUME. – Tout ce qui se passe ici me regarde. Autrement dit : tu aurais pu me prévenir que tu avais invité Peinard.

JEANNE. – Tu as peur que je lui demande s'il t'a bien envoyé chez la belle Cyrielle Leblanc lutter contre les Sarrazins à Poitiers ?

GUILLAUME, embarrassé. – Non, je...

INES. – C'est quoi des Sarrazins ?

JEANNE. – Mais arrêtez de faire des remarques ou de poser des questions. C'est moi qui interroge mon mari.

GUILLAUME. – Voilà. Et comme le linge sale se lave en famille...

INES. – Vous ne voulez pas que je fasse une lessive ?

GUILLAUME. – Non... parce que je suis déjà complètement lessivé.

JEANNE. – Eh bien, après avoir monté le sac, profite-en pour aller te reposer.

GUILLAUME. – Je dois surtout encore aller remettre de l'ordre dans mon expertise de comptabilité. Pendant que le patron s'amuse, je dois encore travailler, moi. (*Il sort en emportant le sac.*)

SCENE 4

JEANNE et INES

INES. – C'est quoi une expertise ?

JEANNE. – C'est en quelque sorte un état des lieux, Inès.

INES. – Ah oui, alors, ça je sais. On en a fait un pour l'appartement qu'on loue. (*Puis pleurnichant.*) Et je ne pourrai plus rester là puisque mon mari est parti.

JEANNE. – Allons, allons, cela va peut-être s'arranger.

INES, *même jeu*. – Non, il est parti avec une autre femme qui travaille au supermarché. Elle s'appelle Clémentine et elle travaille au rayon des fruits et légumes.

JEANNE. – Mon dieu ! Vous la rencontrez quand vous allez faire vos courses alors ?

INES, *même jeu*. – Non : j'ai changé de supermarché mais pour l'appartement, toute seule, je n'aurai jamais assez d'argent pour payer.

JEANNE. – Mais vous travaillez donc ce sera peut-être possible.

INES, *même jeu*. – Non. Pierre, lui, gagnait beaucoup plus que moi. Toute seule, ce sera impossible.

JEANNE. – Vous pouvez peut-être travailler plus. Combien d'heures prestez-vous par semaine ?

INES, *même jeu*. – Prestez ? Ça veut dire quoi ?

JEANNE. – Combien d'heures travaillez-vous par semaine ?

INES. – Vingt...parfois moins.

JEANNE. – Il faut envisager de travailler plus, Inès.

INES. – Envisager ?

JEANNE. – Il faut penser à travailler plus.

INES. – Mais c'est fatigant de travailler.

JEANNE. – Vous parliez des vitamines, prenez-en.

INES, *pleurnichant à nouveau*. – Mais je ne peux pas en acheter, je n'ai pas beaucoup d'argent.

JEANNE. – Vous en aurez plus si vous travaillez.

INES, *même jeu*. – Mais je ne veux pas travailler plus à cause d'un homme qui ne pense qu'au zizi ou à la quéquette !

JEANNE. – Dites donc, Inès, pour quelqu'un qui ne comprend pas bien le français, vous avez retenu très vite certains mots... à cause de mon imbécile de mari.

INES. – C'est un imbécile ?

JEANNE. – C'est...c'est une façon de parler. Il est intelligent mais il s'est moqué de vous.

INES. – Il n'a pas été gentil, ce sont tous des salauds qui ne pensent qu'au zizi.

JEANNE. – Vous avez raison, Inès : des salauds qui ne pensent qu'au zizi, même si c'est un raccourci un peu facile.

INES. – C'est quoi un raccourci ?

JEANNE, *s'énervant*. – Un raccourci ? Mais ça devient long de parler avec vous ! Il faut tout réexpliquer.

INES, *pleurnichant à nouveau*. – Mais ne vous fâchez pas, je ne comprends pas encore bien tout...Et c'est à cause du zizi de Pierre Perret. (*Elle fond en larmes.*)

JEANNE. – Veuillez m'excuser, Inès, mais moi aussi j'ai des soucis. Alors, je m'énerve.

INES. – C'est à cause de monsieur Guillaume ?

JEANNE. – Oui...mais vous devenez indiscrete, allons plutôt faire l'inventaire du frigo à la cuisine.

INES. – C'est quoi l'inventaire ?

JEANNE, *s'emportant à nouveau*. – Oh ! Mais vous êtes énervante à la fin : vous vous étonnez qu'il soit parti avec une autre femme ? (*Elle sort.*)

INES, *pleurnichant et la suivant*. – Clémentine qui travaille au rayon des fruits et légumes.

SCENE 5

MARGAUX, SAMUEL et INES

MARGAUX, *rentrant*. – Je veux cette chambre d'amis, je ne passe pas la nuit avec toi dans cette tente.

SAMUEL, *la suivant*. – Mais nous l'avons fait des centaines de fois.

MARGAUX. – Eh bien, celle-ci serait celle de trop : va plutôt dormir chez les deux salopes.

SAMUEL. – Mais enfin, tout ça parce que je me suis retrouvé torse nu à cause de la chaleur.

MARGAUX. – Et elles en soutien-gorge.

SAMUEL. – A cause de la chaleur.

MARGAUX. – La chaleur, mon œil ! Si je n'étais pas arrivée, vous seriez passés à l'action.

INES, *sortant de la cuisine en pleurnichant*. – Je n'y arrive pas.

MARGAUX. – Que se passe-t-il encore ? Vous n'arrivez pas à quoi ?

INES. – Il faut inventer...oh ! je ne sais plus...

MARGAUX. – Inventer quoi ?

INES. – Non, pas inventer...faire l'inventaire, voilà c'est ça.

SAMUEL. – Faire l'inventaire de quoi ?

INES. – De ce qu'il y a dans le frigo pour demain.

MARGAUX. – Eh alors ? Vous n'y arrivez pas ?

INES. – Non : dès que j'ai vu les fruits et légumes, ça m'a fait penser à Clémentine. (*Elle fond en larmes.*)

SAMUEL. – Clémentine ?

MARGAUX. – Vous y êtes allergique, ça vous rend malade ?

INES, *pleurnichant*. – Oui, ça me rend malade.

MARGAUX. – Il ne faut pas dramatiser : de plus en plus de gens sont victimes d'intolérances alimentaires.

INES, *même jeu*. – Qu'est-ce que ça veut dire « des intolérances alimentaires » ?

SAMUEL, *souriant*. – Un intolérant, c'est souvent dans le domaine religieux mais aussi dans le domaine de l'alimentation, Inès.

MARGAUX, *à Samuel*. – Toi, ne recommence pas à te moquer d'elle : n'oublie pas que nous avons un œuf à peler.

INES, *même jeu*. – Je ne pourrais pas le peler avec vous ? Parce que les fruits et les légumes, je n'y arrive plus.

SAMUEL. – Ah, ce sont tous les fruits et les légumes ?

MARGAUX. – Mais ce n'est pas possible d'être intolérante aux fruits et légumes ?

INES, *même jeu*. – Mais qu'est-ce que ça veut dire être intolérante ?

MARGAUX. – Des aliments, des ingrédients nous rendent malades.

SAMUEL. – J'ai un ami qui est intolérant à certains additifs.

INES, *même jeu*. – C'est quoi des additifs ?

SAMUEL. – Les additifs (*Il se tient les cheveux.*), ce sont des fruits et des légumes à poils...ou à cheveux, c'est selon et beaucoup de gens sont malades après les avoir avalés.

MARGAUX, *à Samuel*. – Créatin ! (*Puis à Inès.*) Et vous, arrêtez de poser des questions !

INES. – Mais Madame ! Tout le monde m'en veut ou se moque de moi. (*Elle fond à nouveau en larmes.*)

MARGAUX. – Veuillez m'excuser, Inès. Je m'énerve à cause de cet imbécile (*Elle désigne Samuel.*) et c'est vous qui payez les pots cassés.

INES, *même jeu*. – Mais je n'ai rien cassé du tout en faisant le ménage et je n'ai pas d'argent pour payer.

MARGAUX. – Eh bien, nous ne sommes pas sortis de l'auberge. (*Puis à Inès.*) Oui, je sais : nous ne sommes pas dans une auberge.

SAMUEL. – Dommage : j'aurais bien bu un verre.

MARGAUX. – Je le dis et je le répète : tu n'es qu'un imbécile.

INES. – Madame Jeanne dit aussi que son mari est un imbécile parce qu'il se moque de moi mais il est intelligent.

SAMUEL. – Tout mon portrait.

MARGAUX, *intéressée*. – Tiens, tiens. Et que dit-elle d'autre à propos de son mari ?

SAMUEL. – Des choses qui ne te regardent pas et qui nous éloignent des fameuses intolérances alimentaires de cette pauvre Inès.

INES, *fondant encore en larmes*. – Oui, je suis une pauvre Inès : je n’aurai plus assez de sous pour rester dans mon appartement.

MARGAUX. – Et votre mari qui est parti, c’est la totale !

SAMUEL, *à Inès*. – La totale, ça veut dire que tout arrive en même temps.

INES, *même jeu*. – Tout ça pour le zizi !

MARGAUX, *à Samuel*. – Toi, ne recommence surtout pas sinon tu en reprends une.

SAMUEL. – Mais je n’ai rien dit.

MARGAUX. – En tout cas, il ne faut pas rester comme ça, il faut aller voir un spécialiste.

SAMUEL. – Parce qu’on a besoin de vitamines.

INES, *en aparté*. – Je sais, j’ai passé une grosse commande ! (*Puis à Samuel en pleurnichant*.) Je n’ai plus de sous pour acheter des vitamines.

MARGAUX. – Des sous, on peut en gagner en travaillant.

INES, *même jeu*. – Je sais, madame Jeanne me l’a déjà dit mais ça me fatigue de travailler.

MARGAUX. – Prenez des vitamines.

INES, *s’emportant*. – Mais je viens de vous dire que je n’avais pas de sous pour en acheter ! Mais vous vous moquez tous de moi, vous n’êtes que des ...des imbéciles. (*Elle part à la cuisine*.)

MARGAUX, *choquée*. – Oh ! c’est trop fort : on veut l’aider et voilà le résultat.

INES, *revenant*. – Je...je m’excuse. Tout ça, c’est à cause de Pierre Perret et de Clémentine.

MARGAUX/SAMUEL, *en chœur*. – Clémentine ?

INES. – La caissière du rayon fruits et légumes. (*Elle repart à la cuisine en fondant en larmes*.)

SCENE 6

MARGAUX, SAMUEL et JEANNE

MARGAUX. – Si j’ai bien compris, Pierre Perret...

SAMUEL. – Son mari, pas le chanteur.

MARGAUX. – ...l’aurait quittée.

SAMUEL. – Mais il a des circonstances atténuantes.

MARGAUX. – ...pour une caissière de supermarché...

SAMUEL. – ...qui travaille au rayon des fruits et légumes...

MARGAUX. – ...et qui s’appelle Clémentine.

SAMUEL. – Ce qui explique que mes jeux de mots ne portaient pas leurs fruits.

MARGAUX. – Tu ne vas pas recommencer ?

JEANNE, *sortant de la cuisine*. – Elle vient de me dire qu’elle s’était énervée. Il faut l’excuser : elle est perturbée.

SAMUEL. – Une histoire de zizi qui a mal tourné.

MARGAUX. – Tu continues ! Je ne passerai pas la nuit dans la tente. (*A Jeanne*.) Tu as une chambre d’amis, Jeanne ?

JEANNE. – Oui, mais elle est occupée.

MARGAUX. – Ah bon ? Et par qui ?

JEANNE. – Par le patron de Guillaume.

MARGAUX. – Tu nous as donc habilement suggéré de venir avec la tente.

SAMUEL. – Mais enfin, Margaux, c’est un plaisir.

MARGAUX. – Il fera délicieux, as-tu ajouté mais la tente est en plein soleil toute la journée.

SAMUEL. – Mais ce n’est pas grave.

MARGAUX. – Il y fait intenable. On n’arrivera pas à dormir. Je comptais sur la chambre d’amis mais Monsieur le Patron est prioritaire.

JEANNE. – Margaux, calme-toi, ce n’est pas ainsi qu’il faut voir les choses.

MARGAUX. – Ah bon ? Nous qui représentons la populasse devons nous effacer devant un représentant du patronat, c’est pourtant clair.

SAMUEL, à Margaux. – Te voilà syndicaliste ? Incarnes-tu subitement la lutte ouvrière ?

JEANNE. – Mais ça n’a rien à voir : comme vous faites du camping, c’était plus simple.

SAMUEL. – Evidemment.

MARGAUX. – Pour mieux gâter le PDG qui accordera ensuite une augmentation à Guillaume.

JEANNE, exaspérée. – Où veux-tu en venir ? Tu t’es disputée avec Samuel alors tu m’agresses.

MARGAUX, très énervée. – Moi, je t’agresse ?

SAMUEL. – Parfaitement. Calme-toi.

MARGAUX. – Non mais regarde-toi : toujours prêt à faire la carpette, espèce de larve.

SAMUEL, vexé. – Merci.

JEANNE, après un temps. – Margaux, tu vas trop loin mais je te propose malgré tout de venir discuter de tout ça calmement à la cuisine.

MARGAUX. – A la cuisine ?

JEANNE. – Oui. J’y ai préparé un petit plat froid. Avec un verre de rosé, cela nous fera le plus grand bien.

SAMUEL. – Voilà une excellente idée.

MARGAUX. – Ben voyons. Ensuite, au deuxième service, le patron aura droit au caviar et au champagne, lui.

JEANNE. – Tu va vraiment trop loin, Margaux.

MARGAUX. – A peine, sur la pelouse. (A Samuel.) Viens, toi. (Elle sort.)

SAMUEL. – Mais j’ai faim...et soif aussi. (A Jeanne.) Excuse-la, Jeanne, elle n’est pas dans son état normal. (Il sort à son tour.)

JEANNE. – Effectivement...Connasse ! (Elle rentre dans la cuisine.)

SCENE 7

GUILLAUME, PEINARD, FAUNE, FLORE puis INES

GUILLAUME, revenant et en aparté. – Je ne sais pas pourquoi mais j’ai eu envie d’écouter aux portes. Je n’ai pas tout compris mais je suis bel et bien en immersion dans du théâtre de boulevard.

(Peinard revient bras-dessus, bras-dessous avec Faune et Flore.)

PEINARD, chantant « Pour moi la vie va commencer » de Johnny Halliday. – Pour moi, la vie va commencer.

FAUNE/FLORE, en chœur, même jeu. – Pour lui, la vie va commencer. (Ils rient.)

PEINARD. – Guillaume, mettez-nous un peu de musique.

FAUNE/FLORE, en chœur. – Oh oui, on va danser.

PEINARD. – Oh oui, dansons.

GUILLAUME. – Calmons-nous. La fête avec le barbecue, c’est seulement demain.

FAUNE. – Non, c’est déjà aujourd’hui.

PEINARD/FLORE, en chœur. – Oui !

PEINARD/ FAUNE/FLORE, en chœur. – Et on va danser.

GUILLAUME, *se dirigeant vers la chaîne hi-fi.* – Bon ! Si vous y tenez. (*Il l'allume. On entend « Hey Jude » des Beatles. Puis en aparté.*) L'effet du Muscat.

FAUNE. – Oh oui, un slow.

FLORE. – Vite. (*Elles s'enlacent et commencent à danser.*)

PEINARD. – Et moi ?

FAUNE. – Mais tu n'es pas seul, François ! Tu as aussi un cavalier.

PEINARD. – Oh, oui ! Soyons fous.

GUILLAUME. – Mais enfin, nous ne sommes pas deux...deux...

FAUNE/FLORE/PEINARD, *en chœur.* – Deux quoi ?

GUILLAUME, *très embarrassé.* – Deux...deux experts-comptables...Vous...vous êtes mon patron.

PEINARD. – On oublie tout. (*Il l'enlace.*)

FAUNE/FLORE, *en chœur.* – Oh oui, on oublie tout. (*Elles rient.*)

GUILLAUME. – Je boirai le calice jusqu'à la lie. Heureusement que mon délégué syndical ne voit pas ça. (*Ils dansent.*)

PEINARD. – Quelle découverte ces deux filles, Guillaume. Quelle faune et quelle flore !

GUILLAUME. – François, vous n'avez pas l'impression que tout ceci est irréel ?

PEINARD. – Irréel ?

GUILLAUME. – Je vous appelle François alors que nos rapports sont assez froids d'ordinaire.

PEINARD. – Le froid s'accommode mal avec la chaleur ambiante, détendez-vous.

GUILLAUME. – Et nous dansons ensemble, ça ne peut pas être la réalité.

PEINARD. – Mais si, laissez-vous aller.

GUILLAUME. – Mais non, c'est sûrement du théâtre de boulevard mais ce n'est pas la réalité.

FAUNE, *à Flore.* – Tu vas bien ma Chouquette ?

FLORE. – Yes ! Tu te rends compte que ce nom, c'est aussi celui du chien de François ?

FAUNE. – C'était. Et quand il nous a raconté la mort de son Chihuahua...

FLORE. – On en a remis une couche pour le consoler. (*Elles rient.*)

INES, *sortant de la cuisine, interloquée.* – Mais...mais...

PEINARD, *plaçant les mains sur les fesses de Guillaume.* – Laissons-nous aller.

GUILLAUME. – Mais qu'est-ce que vous faites ?

PEINARD. – Il faut tout essayer dans la vie. Profitons de ce week-end pour nous lâcher.

GUILLAUME, *en aparté.* – Mais qu'est-ce que je fais dans une pièce de boulevard ! On dirait même que j'entends un public rire. Je deviens fou.

PEINARD. – Lâche-toi, je te sens encore crispé.

INES, *en aparté.* – Donc il trompe sa femme avec un homme aussi. C'est du propre.

GUILLAUME. – Non, je ne peux pas...et surtout pas devant Inès. (*Il se dégage et va interrompre la chanson.*)

FAUNE/FLORE/PEINARD, *en chœur, déçues.* – Oh !

FAUNE. – Bon. Tant pis ! On a de la musique chez nous...et du Muscat.

FLORE. – Viens, François.

PEINARD. – Non, j'ai trop chaud. Je vais d'abord me changer et souffler quelques minutes.

FAUNE/FLORE, *en chœur, déçues.* – Oh !

GUILLAUME. – Pour rappel : c'est la première en haut à droite.

PEINARD. – Merci. Vous...vous venez ?

GUILLAUME. – Non. Je...je dois reprendre des forces d'abord...à la cuisine.

FAUNE/FLORE, *en chœur.* – A tout à l'heure ! (*Puis elles partent en chantant.*) Na na na na na na na na na na hey Jude. (*Peinard s'est mis à chanter aussi et il sort.*)

INES. – Pour ne pas que je dise à madame que vous...vous...couchez aussi avec votre patron, c'est dix mille euros en plus.

GUILLAUME, *épuisé*. – Pitié Inès, je...je vous rappelle que je n'ai pas d'argent. Par contre, mon patron en a beaucoup.

INES. – Et alors ?

GUILLAUME. – Si vous êtes d'accord très gentille avec lui...très souvent...il pourra vous donner de l'argent, beaucoup d'argent...régulièrement.

INES. – Mais qu'est-ce que je dois faire ?

GUILLAUME. – Vous ne devinez pas ?

INES. – Non.

GUILLAUME. – Ecoutez.

INES, *après avoir entendu ce que lui chuchotait à l'oreille Guillaume*. – Non, je ne peux pas. Je ne suis pas une femme... comme les deux...les deux...

GUILLAUME. – Mais mon patron a vraiment beaucoup d'argent.

INES. – Je pourrai garder mon appartement et ne pas travailler plus ?

GUILLAUME. – Bien sûr.

INES, *hochant la tête affirmativement*. – Si... je peux...je peux.

GUILLAUME. – En haut à droite.

INES, *partant en chantant*.) Na na na na na ana na na na hey Jude.

GUILLAUME. – Bénis soient les Beatles. (*Il rentre dans la cuisine en chantant*.) Na na na na na ana na na na na hey Jude.

INES, *revenant*. – J'hésite quand même...Tiens, il n'est plus là...Allez, Inès, n'hésite plus : pense au zizi de Pierre Perret...et à l'argent surtout...Oui, je peux... (*Elle sort*.)

SCENE 8

MARGAUX, SAMUEL, JEANNE, FAUNE et FLORE

JEANNE, *sortant de la cuisine*. – Ah non ! Lui non plus, je ne peux plus le voir en peinture.

MARGAUX, *revenant*. – Il...il faut m'excuser, Jeanne, c'est vrai que je suis allée trop loin.

SAMUEL, *même jeu*. – Et je l'ai sans doute énervée avec mes jeux de mots.

JEANNE. – Calmons-nous tous : moi aussi, je suis quelque peu à cran.

MARGAUX. – Il y a donc un petit plat froid.

SAMUEL. – Auquel je vais faire un mauvais sort. J'ai une faim de loup.

JEANNE. – Et d'abord un petit apéro et on signe le traité de paix à la cuisine.

FAUNE, *revenant*. – Le Muscat et la musique, c'est bien mais un homme, c'est mieux.

FLORE, *la suivant*. – Comment ça un homme, c'est mieux ? Et moi alors ?

FAUNE. – Mais Chouquette, tu sais bien que c'est toi que j'aime. L'homme, c'est juste pour un extra, aujourd'hui.

FLORE. – Je suis rassurée. Merci, ma pupuce.

MARGAUX. – Mon Dieu ! Comme c'est touchant venant de deux belles petites salopes.

FAUNE/FLORE, *en chœur*. – Oh !

JEANNE/SAMUEL, *en chœur*. – Ça ne va pas encore recommencer ?

FAUNE/FLORE, *même jeu*. – Des salopes, nous ?

MARGAUX. – Parfaitement.

SAMUEL, *à Margaux*. – Margaux, je t'en prie.

JEANNE. – On avait dit qu'on signait le traité de paix.

MARGAUX. – Entre nous, peut-être, mais pas avec les deux poufs.

FAUNE/FLORE, *même jeu*. – Les deux quoi ?

MARGAUX. – Les deux poufs, poufs pour pouffiasses !

FAUNE/FLORE, *même jeu*. – Pouffiasses, nous ?
 JEANNE, à Margaux. – Tu recommences ?
 MARGAUX. – Non mais écoute-les, les deux siamoises avec leurs répliques en chœur ! On se croirait au théâtre.
 SAMUEL, à Margaux. – Et toi aussi : tu te donnes en spectacle.
 MARGAUX. – Moi, je me donne en spectacle ?
 SAMUEL. – Parfaitement. Tu cherches des poux à Pupu et à Chouquette... Mais qu'est-ce que je raconte, moi ?
 MARGAUX. – Pupu et Chouquette ? C'est comme ça que tu les appelais quand tu étais torse nu, je suppose ?
 JEANNE, à Margaux. – Margaux, calme-toi.
 MARGAUX. – Torse nu parce qu'il fallait encore faire monter la température !
 JEANNE. – Il est plus que temps de la faire baisser. Le plat froid vous attend à la cuisine. Allez-y, s'il vous plaît, ne gâchez pas la fête.
 MARGAUX. – Bon, d'accord ! Mais je me vois mal m'asseoir à la même table que ces deux dames. (*Elle désigne Faune et Flore.*)
 FAUNE. – Ce n'est pas notre intention non plus.
 FLORE. – Et on n'a pas spécialement faim.
 SAMUEL. – Moi, si. J'ouvre la voie.
 MARGAUX. – Et je fais donc preuve de bonne volonté. (*Margaux et Samuel rentrent dans la cuisine.*)
 JEANNE, à Faune et à Flore. – J'ignore ce qui s'est réellement passé mais il vaudrait peut-être mieux ne plus revenir avant demain. (*Elle rentre à son tour dans la cuisine.*)
 FAUNE. – Ce qui ne nous laisserait plus qu'une seule option, ma Chouquette.
 FLORE. – Je devine laquelle, ma pupu.
 FAUNE. – Nous devons terminer la bouteille de Muscat.
 FLORE. – Je reconnais bien là ton sens du sacrifice. (*Elles repartent.*)

SCENE 9

GUILLAUME, PEINARD

GUILLAUME, *au téléphone, sortant de la cuisine*. – Pas moyen d'être tranquille. Oui, mon vieux, ma vie est devenue une vraie comédie de boulevard... Pour un peu, je me retrouverais nez à nez avec un amant en caleçon sorti d'un placard. (*Peinard rentre alors en bermuda et en t-shirt, Guillaume sursaute*). Ah ! L'amant, il est là ! Je te rappelle. (*Il coupe la communication, s'adresse alors à Peinard.*) Mais qu'est-ce que vous faites là en caleçon ?
 PEINARD, *étonné*. – En caleçon ? Je pense porter, mon cher Guillaume, un bermuda. (*Puis en aparté.*) Et c'est plus pratique quand une femme vous aide à l'enfiler.
 GUILLAUME. – Oui, c'est juste. Veuillez m'excuser, Monsieur le Directeur, mais je suis fatigué.
 PEINARD. – Ne recommencez pas à m'appeler « Monsieur le Directeur ». Détendez-vous, Guillaume, je vous sens crispé.
 GUILLAUME. – Non, c'est le choc : je vous vois toujours en costume cravate.
 PEINARD. – Eh bien, remettez vous. J'ai une petite faim.
 GUILLAUME. – Un plat froid vous attend à la cuisine.
 PEINARD. – Je m'en vais de ce pas lui faire un mauvais sort. (*Puis en aparté.*) Il faut que je reprenne des forces, c'est l'heure de pointe aujourd'hui. (*Il rentre dans la cuisine.*)
 GUILLAUME, *retéléphonant*. – Oui, voilà, c'est moi... Tu es psy, tu peux sûrement m'aider... Ma maison est devenue une vraie scène de théâtre... Mais si, je t'assure... J'ai même

écouté aux portes... Me cacher ?...Le vérifier par une situation classique de boulevard...Ok, je te rappelle. (*Il raccroche.*) Bien, je dois donc me cacher, par exemple derrière le canapé pour savoir si je ne deviens pas fou. (*Il se cache derrière le canapé.*)

SCENE 10

MARGAUX, SAMUEL et JEANNE

MARGAUX, *sortant de la cuisine*. – Je ne reste pas à la même table que ce profiteur.
SAMUEL, *même jeu*. – Mais j’avais encore faim.
JEANNE, *même jeu et à Margaux*. – Margaux, tu étais pourtant d’accord pour fumer le calumet de la paix et tu recommences avec monsieur Peinard.
SAMUEL, *amusé*. – Monsieur Peinard ?
MARGAUX. – Toi, je me passerai de tes jeux de mots.
JEANNE. – Mettre de côté les problèmes jusqu’à demain soir, c’est trop demander ?
MARGAUX. – C’est ça : je serai dans l’inconfort du camping et, lui, Peinard dans un bon lit !
SAMUEL. – L’inconfort ? On a passé tellement de bons moments dans cette tente.
MARGAUX. – Eh bien, on n’en passera plus : c’est ma dernière expérience de camping.
JEANNE. – Calmez-vous, s’il vous plaît, on doit vous entendre jusqu’à la cuisine.
MARGAUX. – Et il ne faut pas indisposer monsieur Peinard sinon il ne va pas digérer.
JEANNE. – Moi, Margaux, c’est ton attitude que j’ai du mal à digérer.
GUILLAUME, *en aparté*. – Et moi aussi, si Peinard se fâche, c’est moi qui vais trinquer.
SAMUEL, *en aparté*. – Moi, pas de problèmes de digestion en vue, j’ai encore faim.
MARGAUX. – Il ne faut pas indisposer le PDG sinon il pourrait y avoir des répercussions néfastes pour Guillaume.
JEANNE. – Tu pousses encore le bouchon un peu trop loin.
SAMUEL. – Alors que j’aurais bien ouvert une deuxième bouteille. Tu as raison, Jeanne.
MARGAUX, *à Samuel*. – Tu la soutiens ?
SAMUEL, *s’emportant*. – Parfaitement parce que tu me pompes l’air.
MARGAUX. – Je te pompe l’air ?
SAMUEL. – Parfaitement.
GUILLAUME, *même jeu*. – C’est bien du théâtre de boulevard !
JEANNE. – Stop, s’il vous plaît, stop !
GUILLAUME, *même jeu*. – Et la pièce s’appelle : mes ex-voisins sont insupportables.
JEANNE, *à Margaux*. – Tu es insupportable à la fin.
MARGAUX. – Puisque c’est comme ça, je me retire sous ma tente. (*Elle sort.*)
SAMUEL. – Elle refait du camping : il ne faut pas chercher à comprendre.
JEANNE. – En attendant, va la calmer parce que je ne veux pas qu’elle gâche tout demain.
SAMUEL. – J’y vais mais j’ai déjà pris une paire de gifles aujourd’hui. A demain. Il se fait tard et je crois qu’il est préférable de ne plus se revoir aujourd’hui. (*Il sort à son tour.*)
JEANNE. – Mes ex-voisins sont infréquentables.
GUILLAUME, *même jeu*. – Un titre alternatif pour une mauvaise comédie de boulevard.

SCENE 11

GUILLAUME, PEINARD, JEANNE et INES

PEINARD, *sortant de la cuisine*. – Ça va, Jeanne, l’ouragan est passé ?

JEANNE. – Monsieur Peinard, j’ai à peine eu le temps de vous saluer. Je suis vraiment confuse, je ne sais pas ce qui leur a pris.

PEINARD. – Ce...ce n’est rien mais appelez-moi François.

JEANNE. – Bien...François.

PEINARD. – Votre invitation est vraiment tombée à pic : j’avais un gros coup de cafard.

JEANNE. – Allons bon, que se passe-t-il ?

PEINARD. – J’ai perdu ma Chouquette hier. (*Il s’assoit dans le canapé.*)

JEANNE. – Votre chouquette ? (*Elle s’assoit près de lui.*)

PEINARD. – Ma petite chienne, je reportais toute mon affection sur elle.

JEANNE. – Mon Dieu ! Toutes mes condoléances, Monsieur le...François, enfin je voulais dire que je compatissais.

PEINARD. – Merci, Jeanne...Je n’en attendais pas moins ...d’une femme avec qui j’avais fortement ... sympathisé lors du dernier cocktail le mois dernier.

JEANNE. – Oui...peut-être...mais (*Puis en aparté.*) Où veut-il en arriver celui-là ?

GUILLAUME, *en aparté.* – Je le vois venir avec ses gros sabots.

INES, *rentrant sans être vue et en aparté.* – Oh là ! Bizarre ! Je sens qu’il va se passer des choses et j’ai horreur de la concurrence. (*Elle se cache derrière le canapé.*)

GUILLAUME, *en aparté.* – Qu’est-ce que vous faites là, vous ?

INES, *en aparté.* – Et vous ?

GUILLAUME, *même jeu.* – La même chose que vous.

INES, *même jeu.* – Moi aussi.

GUILLAUME, *même jeu.* – Alors, écoutons ensemble.

INES, *sortant son portable.* – Et j’enregistre, on ne sait jamais.

PEINARD, *plaçant la main sur la cuisse de Jeanne.* – J’ai beaucoup de sympathie pour vous, Jeanne, et même plus si affinités.

INES, *même jeu.* – Qu’est-ce que c’est des affinités ?

GUILLAUME, *même jeu.* – Je vous expliquerai, Inès.

JEANNE. – Votre main sur ma cuisse mais... ?

GUILLAUME, *même jeu.* – Je vais être cocu.

INES, *même jeu.* – Bien fait...Mais et moi, je vais rester pauvre...Alors que je lui avais dit d’aller manger pour reprendre des forces...parce que c’était pas terrible.

GUILLAUME, *même jeu.* – Saint Feydeau, patron des comédies de boulevard, faites qu’elle résiste.

JEANNE, *retirant la main de Peinard.* – J’ai...j’ai...également beaucoup de sympathie pour vous, François mais...ça...ça n’ira pas plus loin.

PEINARD. – Alors, je n’irai pas par quatre chemins. J’ai remarqué des choses pas très claires dans les rapports de comptabilité de ton mari.

JEANNE. – Des choses pas très claires ? Que voulez-vous dire par là ?

PEINARD. – Il détourne de l’argent.

GUILLAUME, *même jeu.* – Ça alors ! Alors que c’est lui.

JEANNE. – Guillaume ? Ce n’est pas possible ?

PEINARD. – Si...mais je suis prêt à fermer les yeux...

INES, *même jeu.* – Il va dormir ?

PEINARD. – ...si

JEANNE. – Si ?

PEINARD. – Si tu deviens ma maîtresse, Jeanne.

GUILLAUME/INES, *en aparté et en chœur.* – Le salaud.

PEINARD. – Et non seulement je fermerais les yeux mais...

JEANNE. – Mais ?

PEINARD. – Je lui accorderais une augmentation dont tu profiterais évidemment.

INES, *même jeu*. – Hé là ! C'est moi qui doit en profiter.

GUILLAUME, *même jeu*. – Du vrai boulevard. J'ai même encore entendu un public rire, je deviens vraiment fou.

JEANNE. – C'est...très... alléchant.

GUILLAUME, *même jeu*, à Inès. Elle va piétiner vos plates-bandes, Inès.

INES, *même jeu*, à Guillaume. – Piétiner mes plates-bandes ?

GUILLAUME, *même jeu*. – C'est une expression : elle va vous remplacer.

INES, *même jeu*. – Hé là ! Je ne suis pas d'accord.

GUILLAUME, *même jeu et pleurnichant*. – Moi non plus.

JEANNE, *pleurnichant également*. – Je...ne peux pas...Guillaume est très malade.

INES, *même jeu*. – Vous êtes malade ?

GUILLAUME, *même jeu et après un moment de stupeur*. – Oui... et le traitement coûte très cher...donc je ne peux pas vous donner de l'argent.

INES, *même jeu*. – Mais moi j'en ai besoin.

GUILLAUME, *même jeu*. – Peinard vous en donnera assez surtout si vous lui sortez le grand jeu.

INES, *même jeu*. – Le grand jeu ? Non. Pierre Perret jouait au tiercé mais moi, jamais de jeu.

PEINARD. – Malade ? Vous vous moquez de moi ?

JEANNE. – Non, je vous assure mais ça ne se voit pas, il est très courageux.

PEINARD. – Et qu'est-ce qu'il a ?

JEANNE. – Il a...il a...

PEINARD. – Il a quoi ?

INES, *même jeu*, à Guillaume. – Qu'est-ce que vous avez ?

GUILLAUME, *même jeu*. – Attendez, elle va vous le dire.

JEANNE. – Il a...une prédisposition...à faire... des AVC.

INES, *même jeu*. – Qu'est-ce que c'est ?

GUILLAUME, *même jeu*. – Elle va vous le dire.

PEINARD. – Et alors ?

JEANNE. – Il doit prendre des tas de médicaments qui coûtent très cher.

PEINARD. – Justement, je lui donnerais une augmentation.

GUILLAUME, *même jeu*. – L'ordure !

INES, *même jeu*. – Mais c'est qu'il donnerait mon argent !

JEANNE. – En plus, ça l'angoisse terriblement. Alors, il joue beaucoup et il perd, ça nous coûte donc encore plus cher. (*Elle fond en larmes.*)

PEINARD. – C'est un flambeur ?

INES, *même jeu*. – Un flambeur ?

GUILLAUME, *même jeu*. – Taisez-vous, Inès, je vous expliquerai plus tard.

JEANNE, *même jeu*. – Et je suis croyante, je...je ne peux pas...je dois l'épauler. (*Elle se relève vivement.*) Trouvez quelqu'un d'autre.

PEINARD, *la suivant*. – Je...je vous donnerai de l'argent.

INES, *même jeu*. – Hé là mais je ne peux pas le laisser faire. (*Elle coupe l'enregistrement sur son portable, elle se relève et va discrètement vers la porte pour faire croire qu'elle vient d'entrer.*)

GUILLAUME, *même jeu*. – Un mauvais boulevard dans lequel elle joue bien la comédie.

INES. – Alors, François, vous avez repris des forces ?

PEINARD, *embarrassé*. – Heu...oui...oui.

JEANNE, *en aparté*. – Ouf ! Sauvée par le gong.

INES. – Vous venez ?

PEINARD, *même jeu*. – Oui...j'arrive.

JEANNE. – Que voulez-vous, Inès ? Je n'avais plus besoin de vous avant demain.

INES. – Je dois remettre de l'ordre dans la chambre de François.

PEINARD, *même jeu*, à Jeanne. – Je lui ai dit aussi qu'elle pouvait m'appeler François.
 JEANNE. – De l'ordre ?
 INES. – Si vous voyiez l'état du lit !
 JEANNE, *en aparté à François*. – Vous courez deux lièvres à la fois, monsieur Peinard mais avec moi, vous avez misé sur le mauvais cheval.
 PEINARD, *même jeu*. – Vous...vous avez raison. Je vais me limiter.
 INES. – Tu viens, chéri ?
 PEINARD. – Je te suis, ma biche. (*Puis en aparté.*) A défaut de grives, on mange des merles. (*Ils partent tous les deux.*)
 JEANNE, *repartant à la cuisine*. – Un vrai prédateur à qui j'ai oublié de parler de Cyrielle Leblanc. Mais qu'est-ce que je fais dans une comédie de boulevard, moi ?
 GUILLAUME, *se relevant*. – Le test est concluant : quelle fin de journée difficile ! Allons-nous reposer. Demain sera un autre jour. (*Il sort.*)

SCENE 12

FAUNE et FLORE

FAUNE, *rentrant*. – Maintenant que la bouteille est terminée.
 FLORE, *même jeu*. – Et que je ne vois plus très clair.
 FAUNE. – Moi non plus. La preuve, je me suis trompée de chemin.
 FLORE. – Moi aussi. (*Elle regarde bien autour d'elle.*) Nous sommes revenues chez Guillaume et Jeanne.
 FAUNE. – Et il n'y a plus personne.
 FLORE. – Tu crois qu'ils sont déjà partis se coucher ?
 FAUNE. – Ça m'étonnerait, il n'est que 20 h 30, mais peut-être qu'ils sont tous fatigués.
 FLORE. – Si on allait voir à la cuisine ?
 FAUNE. – C'est le royaume de Jeanne. Tu as envie de la voir ?
 FLORE. – Non, je crois que si nous sommes revenues ici, c'est que...
 FAUNE. – Inconsciemment, nous recherchions un homme, c'est ça ?
 FLORE. – C'est ça, oui.
 FAUNE, *reniflant*. – Guillaume, Samuel ou François, où êtes-vous ?
 FLORE. – Ils se cacheraient ?
 FAUNE. – Je pense qu'ils ont peur.
 FLORE. – C'est vrai que Jeanne est en mode safari.
 FAUNE. – Et Margaux en mode...
 FLORE. – En mode ? Elle est pas si bien habillée que ça.
 FAUNE, *souriant*. – T'es bête !
 FLORE. – Donc disons en mode anti-séduction.
 FAUNE. – Et anti Faune et Flore.
 FLORE. – Il ne reste plus grand-chose alors ?
 FAUNE. – Non et le petit Samu ne doit pas rigoler tous les jours.
 FLORE, *souriant*. – Elle est en mode génocide avec les femmes qui approchent son homme.
 FAUNE, *même jeu*. – C'est une mode qui fait fureur. (*Elles éclatent de rire en faisant le salut nazi.*)
 FLORE. – Allez, Adolphe, je crois qu'on est fatiguées aussi.
 FAUNE. – Oui, on va rentrer, mon Eva Braun.
 FLORE. – Et aller se coucher.
 FAUNE. – Finalement, 20 h 30, c'est une belle heure pour aller dormir. (*Elles partent bras dessus, bras dessous en chantant.*) Na na na na na na na, na na na na hey jude.

NOIR

GUILLAUME, *arrivant avec une mine renfrognée dans son pyjama alors que Jeanne sort de la cuisine.* – Bonjour.

JEANNE. – Bonjour, mon chéri.

GUILLAUME, *d'abord en aparté.* – Mon chéri ? Tiens, après la pluie, le beau temps. (*Puis à Jeanne.*) Bonjour, ma chérie. Tu vas bien ?

JEANNE. – Oui. Et toi ? C'est la première fois que tu dors jusqu'à midi et demie.

GUILLAUME, *regardant sa montre.* – Midi et demie ?

JEANNE. – Tu n'as jamais aussi bien dormi.

GUILLAUME. – Tu parles : à cinq heures, comme je n'avais pas encore fermé l'œil, je suis descendu prendre un somnifère.

JEANNE. – A cinq heures pour un somnifère, c'était un peu tard.

GUILLAUME. – Mais sinon tout va bien ? Hier...tu...enfin tu...

JEANNE. – Hier ? il s'est passé quelque chose hier ? (*Elle va dans la cuisine.*)

INES, *arrivant très élégamment vêtue.* – Bonjour, Monsieur.

GUILLAUME. – Bonjour, Inès. Vous vous appelez bien Inès, n'est-ce pas ?

INES. – Mais oui. (*Puis en aparté.*) Il a bu ?

GUILLAUME. – Vous êtes splendide.

INES. – Merci. J'ai fait les boutiques avant de venir. J'avais de l'argent à dépenser. (*Puis en aparté avec un grand sourire.*) Et ce n'est qu'un début.

GUILLAUME, *à Inès.* – Vous aviez de l'argent donc vous ne me faites plus chanter ?

INES. – Mais qu'est-ce que vous voulez me chanter ?

GUILLAUME. – Moi rien. (*Puis en aparté, son visage s'illuminant.*) J'ai compris : ce n'était qu'un mauvais rêve, un cauchemar. Non, mon gars, tu n'es pas dans une pièce de boulevard.

INES, *après avoir réfléchi.* – Ah, si ! Chantez-moi « Hey Jude », j'aime bien les Beatles.

GUILLAUME, *s'interrogeant.* – Hey Jude ? Donc, je n'aurais pas rêvé.

INES. – Vous ne trouvez pas que ça sent le brûlé ?

MARGAUX, *arrivant très énervée.* – Un crétin, j'ai épousé un crétin.

SAMUEL, *surgissant le visage noir.* – Mais enfin, je ne l'ai pas fait exprès.

MARGAUX. – Tu as placé la tente trop près du barbecue, imbécile.

INES. – Mais que s'est-il passé ?

MARGAUX. – La tente a pris feu, il n'y a plus de tente !

GUILLAUME. – Ma pelouse, ma pelouse ! Je n'ai donc pas rêvé. (*Il s'effondre dans le canapé.*)

INES. – Pauvre monsieur.

JEANNE, *revenant.* – Mais que se passe-t-il ici ? Mais ça sent le brûlé.

INES. – Pour sentir, ça sent.

MARGAUX, *à Guillaume.* – Quand on invite des gens à un barbecue, on s'en occupe soi-même du barbecue.

SAMUEL. – C'est vrai, ça ! Elle m'en veut, mais c'était à toi, connard, de t'en occuper. Moi, j'ai simplement voulu rendre service.

GUILLAUME. – Et ça finira par être de ma faute alors que je n'ai invité personne.

MARGAUX. – C'est bon à savoir. (*A Samuel.*) Viens, toi. Nous n'avons plus rien à faire ici, nous n'étions même pas invités.

JEANNE. – Mais si, enfin, je vous ai invités.

SAMUEL, *à Guillaume.* – La prochaine fois...

MARGAUX. – Il n'y aura pas de prochaine fois.

SAMUEL, *même jeu.* – C'est à ta maison que je boute le feu.

MARGAUX, à *Guillaume*. – Jusqu'ici, c'était un boute-en-train, là il deviendra un boutefeu, tu entends un boutefeu !

INES. – C'est quoi un boute-en-train et un boutefeu ?

FAUNE/FLORE, *en chœur*. – Coucou, nous sommes en retard.

MARGAUX. – Manquait plus que les deux allumeuses. (*A Samuel.*) Avec toi, ça fait trois. (*A Jeanne.*) Et avec toi, ça fait quatre !

FAUNE/FLORE, *en chœur*. – Des allumeuses, nous ?

JEANNE. – Une allumeuse, moi ?

INES. – Qu'est-ce que c'est qu'une allumeuse ?

JEANNE/MARGAUX/SAMUEL, *en chœur*. – Toi, ta gueule !

MARGAUX, à *Jeanne*. – Tu crois que je n'avais pas remarqué ton manège avec Samuel ?

JEANNE. – Quoi ?

GUILLAUME, *soupirant*. – Une guerre civile, une vraie guerre civile.

MARGAUX, à *Guillaume*. – Allez, viens. Nous n'avons plus rien à faire ici.

SAMUEL. – Effectivement, j'en ai marre de jouer au pompier. (*Ils sortent.*)

JEANNE, *sortant derrière eux*. – Ne remettez plus jamais les pieds ici.

FAUNE, à *Flore*. – Viens, il va y avoir de la castagne. (*Elle sort à son tour.*)

INES. – C'est quoi de la castagne ?

FLORE, à *Inès*. – C'est quand on se paye une bouteille de château Margaux. (*Elle sort.*)

INES. – J'ai rien compris et il faudra qu'on m'explique aussi flambeur et allumeuse.

GUILLAUME, *même jeu*. – Mais c'est moi qui finit sur le bûcher. Je suis consumé. Tout ça alors que j'aurais pu passer un week-end bien peinard.

PEINARD, *surgissant*. – Je suis là.

GUILLAUME. – Ah non ! Pas lui aussi. (*Puis, furieux, il marche menaçant vers Peinard.*) Pas le prédateur ! Pas Barbe bleue !

INES. – C'est quoi un prédateur ? Mais il n'a pas de barbe bleue.

PEINARD. – Mais mon cher Guillaume...qu'est-ce que vous...faites ?

GUILLAUME. – Ma vie est devenue une vraie comédie de boulevard et tout ça, c'est de ta faute. Tu vas payer mon salaud !

PEINARD. – Une comédie de boulevard ? Payer ? Mais...mais enfin ?

GUILLAUME. – C'est la fin: tu vas mourir ! Je vais t'étrangler à mains nues

INES. – Eh là ! il m'a dit qu'il serait ma poule aux œufs d'or. (*A Guillaume.*) Tu ne vas pas tuer ma poule aux œufs d'or !

GUILLAUME. – Toi, ta gueule !

PEINARD. – Mais mais...soyez poli, Guillaume, voyons... (*Il recule, apeuré.*)

GUILLAUME. – Ne t'enfuis pas, viens poupoule, viens poupoule, viens que je serre ton cou.

INES. – Mais c'est ma poupoule à moi.

GUILLAUME. – Une seule solution pour que cette mauvaise pièce se termine. Taïaut ! (*Il fonce sur Peinard qui s'enfuit.*)

PEINARD. – Mais qu'est-ce que je fais dans une comédie de boulevard, moi ? Je veux le retour à la réalité ! Rideau, rideau !

INES, *catastrophée*. – Rideau, rideau !

RIDEAU